LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN 150 CITATIONS

Sylvie Brunet

FIRST Editions

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN 150 CITATIONS

Sylvie Brunet

FIRST
Editions

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE EN 150 CITATIONS

Sylvie Brunet

FIRST Editions

© Éditions First, un département d'Édi8, 2016
Cette œuvre est protégée par le droit d'auteur et strictement réservée à l'usage privé du client. Toute reproduction ou diffusion au profit de tiers, à titre gratuit ou onéreux, de tout ou partie de cette œuvre est strictement interdite et constitue une contrefaçon prévue par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. L'éditeur se réserve le droit de poursuivre toute atteinte à ses droits de propriété intellectuelle devant les juridictions civiles ou pénales.

ISBN : 978-2-7540-8793-3
ISBN numérique : 978-2-4120-2149-1
Dépôt légal : octobre 2016

Mise en page : Sophie Boscardin
Correction : Laurence Granier

Éditions First, un département d'Édi8
12, avenue d'Italie
75013 Paris – France
Tél. : 01 44 16 09 00
Fax : 01 44 16 09 01
E-mail : firstinfo@efirst.com
Internet : www.editionsfirst.fr

Avant-propos

« […] une citation bien choisie enrichit et éclaire
le paragraphe où elle paraît comme un rayon de soleil
enrichit un paysage […] »

Valéry Larbaud, *Sous l'invocation de saint Jérôme*,
Gallimard, 1946.

Comme le torero *cite* le taureau, vous appelez, vous faites venir à votre mémoire les mots de Racine, Hugo ou Verlaine pour émailler de *citations* vos propos et vos écrits.

Étymologiquement, en effet, ainsi qu'en atteste aujourd'hui encore le registre de la tauromachie, « citer », issu du verbe latin *citare*, signifie « mettre en mouvement, appeler ». Introduit dans la langue française au XIVe siècle, il a d'abord eu un sens exclusivement juridique : « vous êtes cité à comparaître », puis, sortant du tribunal, il s'est employé à partir du XVIIe siècle pour désigner l'action d'invoquer les mots d'un autre dans vos propres dires.

Vous empruntez volontiers grandes et petites phrases aux personnages historiques, tels Ponce Pilate : « Je m'en lave les mains », Louis XIV : « L'État, c'est moi » ou de Gaulle : « Je vous ai compris ! », mais vos préférences vont, de loin, aux chatoyantes citations qui proviennent des grands auteurs de la littérature : « Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! » de Corneille, « On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans » de Rimbaud ou « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie » de Ronsard. Si vous recourez souvent à leurs services, ce n'est pas par snobisme, dites-vous, pour vous poser comme quelqu'un ayant des lettres et de la culture, mais dans le but de rendre plus convaincants vos propos, de les fonder en autorité, de les enrichir d'un ornement attractif, ou

encore d'aérer votre discours trop sérieux d'un trait d'esprit formulé avec un humour irrésistible.

Contrairement aux proverbes et dictons, anonymes, autonomes et porteurs d'un enseignement, d'un conseil ou d'un avertissement bien définis, la citation n'acquiert d'existence et de sens que par le truchement de son utilisateur, qui la prélève d'un texte pour la greffer dans ses paroles ou ses écrits en créant un rapport dont il est seul à décider. Elle présente ceci de particulier que, d'une part, elle tient encore au texte dont elle est issue, puisqu'elle appartient toujours à son auteur, comme en témoignent les guillemets qui la délimitent à l'écrit, et d'autre part, en devenant citation célèbre, elle s'affranchit de son texte d'origine pour mener une vie indépendante et recevoir parfois une forme et un sens nouveaux, qui l'emmèneront peut-être bien loin de sa patrie d'origine…

À cette dichotomie fondamentale de la citation, répond le souci de ce petit livre : redonner leur auteur et leur contexte originel aux phrases littéraires les plus fréquemment citées aujourd'hui, pour découvrir ce qu'elles disent de vous, ici et maintenant.

De la Terre à la Lune
Les éléments

Nul besoin d'être un astronome chevronné pour se glisser dans le planétarium des citations, qui se révélera plus poétique que scientifique…

>>>>>•<<<<<

« La terre est bleue comme une orange. »

Son origine

L'image apparaît dans le livre de Paul Éluard (1895-1952) dédié à Gala, sa première femme, paru en 1929 (Gallimard), et intitulé *L'Amour la poésie* (sans virgule, pour bien marquer l'identité de nature entre les deux termes). C'est le premier vers du poème, qui se poursuit ainsi :

La terre est bleue comme une orange
Jamais une erreur les mots ne mentent pas.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Si l'on ne savait pas que le poète a toujours raison, on pourrait dire que, si, justement, en 1929, les mots mentaient et se trompaient, puisque la terre n'était pas encore la « planète bleue » dont les missions dans l'espace imposeront la vision dans les années 60 ! En rupture avec l'imagerie héritée du XIXe siècle, Éluard et les autres poètes surréalistes du début du XXe siècle tentent de renouveler le langage poétique en l'ébranlant par les secousses de comparaisons inattendues et de métaphores déroutantes.

Même si le recours à la couleur bleue pour dépeindre la terre nous paraît plus attendu aujourd'hui, on reste du moins sensible au court-circuit qui met en échec le bon sens commun si rebattu – en vertu duquel la terre serait bleue comme le ciel et ronde comme une orange… – pour faire jaillir avec force l'image poétique de plénitude et de perfection.

>>>>>•<<<<<

« Cette obscure clarté qui tombe des étoiles. »

Son origine

C’est un vers alexandrin de Pierre Corneille (1606-1684), emprunté à sa célébrissime tragi-comédie *Le Cid* (1637). Il appartient au monologue de Rodrigue de l’acte IV (scène 3) qui relate au roi l’attaque-surprise des Maures et leur mise en déroute par la valeureuse troupe en armes menée par Rodrigue.

Cette obscure clarté qui tombe des étoiles
Enfin avec le flux nous fait voir trente voiles ;

Son sens, d’hier à aujourd’hui

Placée à un moment de forte tension dramatique du récit où se joue le sort du royaume de Castille (et aussi celui de Rodrigue), cette notation picturale du clair-obscur, où se détache la silhouette de la flotte ennemie qui s’approche, saisit par sa beauté un peu étrange. Cela aurait pu suffire à en faire une formule à succès, volontiers évoquée par une nuit sombre illuminée par des milliers d’étoiles… Toutefois, sa célébrité est d’ordre plus prosaïque, puisqu’elle est généralement citée pour illustrer la figure stylistique de l’oxymore ou oxymoron (du grec *oxus*, aigu, et *môros*, émoussé), qui consiste à juxtaposer deux termes contradictoires (« obscure clarté »).

>>>>>•<<<<<

« Patience dans l’azur ! »

Son origine

L’exclamation ouvre l’avant-dernière strophe du poème « Palme », dédié par Paul Valéry (1871-1945) à son épouse Jeannie, dans son recueil *Charmes* (Gallimard), publié en 1922. Comme on le voit avec les deux vers suivants, non moins célèbres, le rythme est heptasyllabique (de sept syllabes), aussi doit-on lire « pati-en-ce », en marquant la diérèse et, à l’intérieur du vers, le -e final :

Patience, patience,
Patience dans l’azur !
Chaque atome de silence
Est la chance d’un fruit mûr !

Son sens, d’hier à aujourd’hui

À l’image de la palme qui mûrit lentement ses fruits dorés, les dattes, l’œuvre du poète parvient à sa perfection par une lente maturation qui ne connaît d’autres lois que le temps et la persévérance. L’accent est mis sur la

« patience » par la répétition lancinante du mot, selon une figure de style appelée la « palilogie » (du grec *palin*, de nouveau, et *logos*, parole).

Conférant à la formule poétique une acception scientifique, l'astrophysicien Hubert Reeves en a fait le titre de son livre paru en 1981 : *Patience dans l'azur. L'évolution cosmique*.

C'est désormais la formule à laquelle on recourt pour suggérer qu'on entend laisser du temps au temps sans rien brusquer, ou pour exhorter quelqu'un qui donne des marques d'impatience à se montrer moins pressé.

>>>>>•<<<<<

« Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme ! »

Son origine

C'est le début du poème de Paul Verlaine (1844-1896) paru dans *Sagesse* (III, 6), en 1881. Le poème est formé de quatre quatrains de chacun 8/4/8/4 syllabes (octosyllabes et tétrasyllabes) et de rimes croisées a/b/a/b. En voici la première strophe, où l'on note déjà la présence bienfaisante d'une palme – qui a peut-être inspiré Valéry :

Le ciel est, par-dessus le toit,
Si bleu, si calme !
Un arbre, par-dessus le toit,
Berce sa palme.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Écrit quelques années plus tôt, en 1873, au moment où Verlaine purgeait une peine de prison en Belgique pour avoir blessé de deux coups de revolver son amant, Arthur Rimbaud, le poème transcrit en termes simples et musicaux l'équilibre et l'harmonie du monde extérieur perçus par celui qui est privé de sa liberté. Mais il n'est pas obligatoire de savoir que ce ciel est contemplé depuis la lucarne d'une cellule pour l'évoquer comme un symbole de grande douceur et de paix absolue.

>>>>>•<<<<<

En dignes héritiers de leurs ancêtres grecs et romains, les poètes français ont une tendresse particulière pour les vastes étendues d'eau salée qui baignent la terre…

« La mer, la mer toujours recommencée. »

Son origine

C’est le quatrième vers du poème de Paul Valéry (1871-1945) intitulé « Le Cimetière marin », datant de 1920, qui met en œuvre, dans la vision éblouie de la mer qui fait face au cimetière de Sète, une méditation sur le sens de toute vie humaine :

Ce toit tranquille, où marchent des colombes,
Entre les pins palpite, entre les tombes ;
Midi le juste y compose de feux
La mer, la mer, toujours recommencée.

Son sens, d’hier à aujourd’hui

Si Valéry répète dans ce vers « la mer », quand l’idée de répétition est déjà présente dans « recommencée », ce n’est pas pour atteindre la mesure du décasyllabe choisi pour le poème, mais bien pour réaliser dans la forme elle-même la métaphore du flux et du reflux.

Sans être obligé d’élire le cimetière de Sète, aussi célébré par Georges Brassens, on se postera face à la mer, et, se réglant sur son rythme, on déclamera le vers en marquant un accent particulier sur le redoublement du mot : effet garanti sur l’auditoire !

>>>>>•<<<<<

« Homme libre, toujours tu chériras la mer ! »

Son origine

C’est Charles Baudelaire (1821-1867) qui lance cette apostrophe dans *Les Fleurs du mal* (1857), avec « L’Homme et la Mer », poème constitué de quatre quatrains d’alexandrins aux rimes embrassées (a/b/b/a), dont voici le premier :

Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir ; tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n’est pas un gouffre moins amer.

Son sens, d’hier à aujourd’hui

Le poème tisse les analogies qui existent entre l’être humain et la mer, l’un et l’autre secrets, insondables, épris d’infini, et jumelés jusque dans leur désir sanguinaire de détenir la toute-puissance. Impossible à saisir, à dompter, à circonscrire, la mer est la métaphore de la liberté absolue à laquelle aspire l’être humain.

À supposer que vous ayez le pied marin, l'exclamation fera toujours merveille, lancée depuis le pont d'un bateau…

>>>>>•<<<<<

« Oh ! combien de marins, combien de capitaines… »

Son origine

C'est le premier vers du poème de Victor Hugo (1802-1885) intitulé « Oceano nox », publié dans *Les Rayons et les Ombres* en 1840 :

Oh ! combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Il s'agit ici de la mer cruelle, de la mer tombeau, sorte de monstre effroyable et jamais assouvi qui réclame sans cesse son tribut de vies humaines. Les Grecs et les Romains de l'Antiquité, pourtant marins aguerris, la redoutaient et s'en méfiaient toujours, comme on le voit dans *L'Odyssée* d'Homère, et *L'Énéide* de Virgile à laquelle Victor Hugo a emprunté le titre de son poème *Oceano nox*, nuit sur l'océan, qui donne sa tonalité sombre et désespérée à cette célébration des disparus en mer.

L'anaphore de « combien », qui sera répétée deux autres fois dans la suite du poème, multiplie encore le nombre des victimes qui, privées de sépulture, sont condamnées à s'effacer peu à peu de la mémoire des vivants. Si forte est l'attaque du poème qu'on se contente généralement de citer ce premier vers exclamatif pour déplorer le sort de ceux qui ne sont jamais revenus ou, par un contresens fréquent, pour saluer l'audace de quelqu'un qui part pour une aventure lointaine.

>>>>>•<<<<<

De la tempête maritime hugolienne, on passe à une autre intempérie, vieille de plusieurs siècles…

« Mais où sont les neiges d'antan ? »

Son origine

C'est le refrain qui clôt chacune des trois strophes ainsi que l'envoi de la « Ballade des dames du temps jadis », composée vraisemblablement en 1461 ou en 1462 par François Villon (1431-env. 1463), que Georges Brassens a contribué à rendre célèbre en la mettant en musique, en 1953.

Son sens, d’hier à aujourd’hui

Le poète énumère les femmes du passé à la beauté et au destin exceptionnels qui ont disparu : l’Héloïse d’Abélard, Blanche de Castille, Berthe au grand pied, Jeanne d’Arc… Vanité des vanités ! Les corps féminins les plus parfaits ne font que passer, rien ne dure, la mort emporte tout. Avec l’inexorable fuite du temps, les êtres s’évanouissent dans le néant, et l’on en garde aussi peu de traces que des neiges tombées l’an passé (c’est le sens d’origine de l’adverbe « d’antan », du latin *ante annum*).

Cette image de la neige immaculée disparue avec la saison hivernale a gardé toute sa force pour exprimer la nostalgie du passé révolu.

La Carte et le territoire
Les lieux

La cartographie élaborée par les citations littéraires françaises les plus connues ne couvre pas une portion de territoire très étendue : la Ville lumière, la ville éternelle, les environs de Bruxelles, la frontière qui sépare la France de l'Espagne…

>>>>>•<<<<<

« À nous deux, Paris ! »

Son origine

On se souvient que c'est le défi lancé par Rastignac à la fin du roman d'Honoré de Balzac (1799-1850), *Le Père Goriot*, publié en 1834, après l'enterrement poignant du vieil homme. Enfin… pas tout à fait en ces termes :

> *Rastignac, resté seul, fit quelques pas vers le haut du cimetière et vit Paris tortueusement couché le long des deux rives de la Seine où commençaient à briller les lumières […] Il lança sur cette ruche bourdonnante un regard qui semblait par avance en pomper le miel, et dit ces mots grandioses : « À nous deux maintenant ! »*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Plus souvent sous sa forme remaniée que sous sa forme exacte, la citation à l'effet théâtral certain se place lorsqu'on veut signifier que, s'armant de l'énergie résolue du conquérant, on entend bien livrer bataille et ne pas marchander ses efforts pour maîtriser un domaine, un milieu, un monde qui nous semblent pour l'heure difficiles à pénétrer, voire un adversaire d'envergure qui promet de nous donner du fil à retordre !

>>>>>•<<<<<

« Sous le pont Mirabeau coule la Seine. »

Son origine

On reste à Paris, mais on saute au début du XXe siècle, avec un poème de Guillaume Apollinaire (1880-1918) publié dans *Alcools* en 1913

(Gallimard), « Le Pont Mirabeau ».

On peut le chanter avec Léo Ferré ou simplement se laisser emporter par la musicalité de ses quatre quatrains séparés par le refrain d'un distique :

Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souvienne
La joie venait toujours après la peine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Depuis l'Antiquité, où le philosophe grec Héraclite assurait qu'« on ne se baigne jamais deux fois dans le même fleuve », l'eau qui coule symbolise le temps qui s'enfuit. Vue ici du pont Mirabeau, la Seine emporte dans son flux continu, que rien ne peut arrêter (d'où l'absence de ponctuation dans le poème), les heures vécues et les amours partagées, sans espoir de retour. Aussi la citation est-elle généralement invoquée pour parler d'une relation ancienne, d'un amour passé, mais elle peut aussi être simplement choisie pour parler d'un temps lointain, depuis lequel bien de l'eau a passé sous les ponts…

>>>>>•<<<<<

« Rome, l'unique objet de mon ressentiment ! »

Son origine

On retrouve le grand auteur tragique du XVIIe siècle, Pierre Corneille (1606-1684), pour cette réplique empruntée à son *Horace* (1640), que prononce Camille à l'acte IV scène 5, lorsqu'elle apprend que son frère, Horace, servant sa patrie romaine contre sa rivale Alba, a tué son fiancé Curiace. Ce seront ses dernières paroles, puisqu'Horace, ne tolérant pas qu'elle fasse passer la raison de son cœur avant la raison d'État, la transperce de son glaive en coulisse :

Rome, l'unique objet de mon ressentiment !
Rome, à qui vient ton bras d'immoler mon amant !
Rome qui t'a vu naître, et que ton cœur adore !
Rome enfin que je hais parce qu'elle t'honore !

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Si ces alexandrins ont pu accéder à nos yeux à l'immortalité, ce n'est pas seulement à cause du magnifique exemple d'anaphore (répétition de « Rome » en tête de phrase) qu'ils offrent – lequel ferait pâlir d'envie maint président de la République ! – mais aussi parce que le premier vers synthétise en termes nobles (*objet* et *ressentiment*) l'expression d'une haine sans bornes. On l'emploie souvent de nos jours dans un registre plaisant, pour parler avec humour d'une chose que l'on n'aime pas du tout.

>>>>>•<<<<<

« Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà. »

Son origine

On relève la formule dans les *Pensées* (1669) de Blaise Pascal (1623-1662) : « Vérité au deçà des Pyrénées, erreur au-delà », où l'on note l'ancienne préposition « au deçà de », désormais remplacée par sa forme moderne « en deçà de ». Pascal s'inspire là d'une notation des *Essais* de Montaigne : « Quelle vérité que ces montagnes bornent, qui est mensonge au monde qui se tient au-delà ? » (II, 12).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Ce qui est jugé vrai de ce côté-ci des Pyrénées, en France, sera estimé faux à quelques kilomètres à peine, de l'autre côté des Pyrénées, en Espagne. Nulle vérité n'a de caractère absolu, mais dépend toujours de nombreux facteurs : l'endroit, les lois, les usages, les mentalités, le moment… On l'emploie encore aujourd'hui pour souligner la variabilité des conceptions et des croyances, et pour signifier que ce qui a de la valeur et de l'importance pour l'un n'en aura pas forcément pour l'autre.

>>>>>•<<<<<

Mais rien ne vous empêche d'aller vérifier sur place les usages qui ont cours ailleurs, à vos risques et périls, cela va de soi !

« Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage ! »

Son origine

Cet éloge du globe-trotter est dû à Joachim du Bellay (1522-1560) et constitue le premier vers d'un sonnet (poème composé de deux quatrains suivis de deux tercets) – le sonnet 31 des *Regrets* (1558) :

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage
Ou comme cestuy-là qui conquit la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En s'arrêtant à ce seul vers, on ne peut que voir dans l'exclamation une exaltation du voyage… et c'est ainsi qu'on a interprété, et qu'on interprète encore, la citation – ce qui est en complète contradiction avec le sens du poème de du Bellay !

En effet, ni le voyage d'Ulysse, condamné, après dix ans de guerre contre les Troyens, à errer dix années en Méditerranée, comme on le voit chez Homère, ni la conquête de la Toison d'or par Jason et ses Argonautes, contée par Apollonios de Rhodes, ne furent des parties de plaisir ! Aussi les termes « heureux » et « beau voyage » sont-ils à prendre avec une distance certaine, qui se trouve corroborée par la fin de la strophe et tout le reste du poème, où le poète, qui a dû séjourner quatre longues années à Rome, se déclare prêt à troquer toutes les beautés de la ville éternelle contre la fameuse « douceur angevine » de sa terre natale… Bref, dans le voyage vu par du Bellay, c'est surtout le retour qui est valorisé !

>>>>>•<<<<<

« Partir, c'est mourir un peu. »

Son origine

Si la citation est connue de tous, on ne peut pas en dire autant de son auteur : le poète Edmond Haraucourt (1856-1941), qui a composé en 1890 un « Rondel de l'Adieu », mis en musique en 1902 par Francesco Paolo Tosti, commençant ainsi :

Partir, c'est mourir un peu,
C'est mourir à ce qu'on aime :
On laisse un peu de soi-même
En toute heure et dans tout lieu.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Il est toujours déchirant de se séparer d'un lieu où l'on a vécu longtemps, d'y laisser les êtres avec lesquels on a noué des relations, et on ne s'en sort jamais tout à fait indemne.

À cette formule déjà à la mode à son époque, Alphonse Allais (1854-1905) répliquait avec son mordant habituel : « Partir, c'est mourir un peu… mais mourir, c'est partir beaucoup ».

>>>>>•<<<<<

« Que diable allait-il faire dans cette galère ? »

Son origine

Tout le monde se souvient de cette scène (II, 11) des *Fourberies de Scapin* (1671) de Molière (1622-1673), où le roué valet Scapin fait croire à Géronte que son fils a été enlevé par une galère turque afin de lui soutirer l'argent d'une prétendue rançon à verser. Tout au long de la scène, le vieux Géronte, peu disposé à lâcher la somme rondelette des cinq cents écus réclamés, revient buter sur l'incongruité de la présence de son fils dans la fameuse galère en usant sept fois de la formule : « Que diable allait-il faire dans [*ou* à] cette galère ? »

Son sens, d'hier à aujourd'hui

À la galère réelle, qui exista jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, s'est substituée une galère métaphorique, et la citation de Molière est depuis lors employée pour signifier que l'on ne parvient pas à comprendre comment telle ou telle personne a pu se retrouver engagée dans une pareille entreprise, dans une aventure aussi invraisemblable.

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Waterloo ! morne plaine ! »

Hugo, « L'Expiation », *Les Châtiments*, 1853

« Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, / Je partirai. »

Hugo, « Demain, dès l'aube… », *Les Contemplations*, 1856

Le Jardin des Plantes
La flore et la faune

À l'occasion, l'esprit vert descend sur les citations littéraires, et elles nous convient alors à une promenade botanique en leur compagnie…

>>>>>•<<<<<

« Il faut cultiver notre jardin. »

Son origine

Si l'on ne devait garder qu'une seule phrase, la plus connue, la plus rebattue, ce serait évidemment celle-ci, empruntée à la toute fin du *Candide ou l'Optimisme* (1759) de Voltaire (1694-1778), en réponse à Pangloss, qui continue de seriner son refrain leibnizien du « tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes possibles » :

— *Cela est bien dit, répondit Candide, mais il faut cultiver notre jardin.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Aujourd'hui que le jardinage fait partie des loisirs à la mode, on l'entend souvent prononcée, non sans un clin d'œil, dans son sens le plus immédiat. C'est d'ailleurs assez fidèle à la fin du conte de Voltaire, où notre héros, las de parcourir le monde en quête de réponses à des questions d'ordre métaphysique, décide de vivre dans sa petite métairie, suivant l'exemple du bon vieillard qui goûte le bonheur en cultivant avec sa famille ses vingt arpents de terre.

Mais on l'évoque généralement à son sens philosophique, pour signifier que la vraie sagesse consiste à s'occuper de ce qui est à notre portée, de ce qui relève de nos connaissances et de nos compétences humaines. Par une prise de conscience de nos limites, de ce qui dépend de nous, elle délivre une invitation à agir, à travailler.

>>>>>•<<<<<

« L'homme est un roseau pensant. »

Son origine

On reste dans le domaine philosophique avec cette réflexion tirée des *Pensées* (1669) de Blaise Pascal (1623-1662), réunies après sa mort à partir des notes qu'il prenait pour une *Apologie de la religion chrétienne* à l'intention des libertins et des indifférents, qu'il n'eut pas le temps de mener à bien. La phrase est tronquée :

L'homme n'est qu'un roseau, le plus faible de la nature, mais c'est un roseau pensant.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Pour nous, ce roseau en évoque immédiatement un autre, mis en scène par un contemporain de Pascal, La Fontaine (1621-1695), dans sa fable « Le Chêne et le Roseau » (1668). Chez La Fontaine, le frêle roseau, qui, face à l'ouragan, plie mais, contrairement au robuste chêne, ne rompt pas, suggère que le faible qui sait épouser les circonstances peut l'emporter sur le fort et puissant qui a l'orgueil de se croire en mesure de tout affronter. Chez Pascal, le roseau incarne aussi l'extrême fragilité, comme le souligne la suite du texte : « une vapeur, une goutte d'eau suffit pour le tuer », mais ici c'est sa faculté de penser, sa conscience, qui lui confèrent sa position unique dans l'univers (« un arbre ne se connaît pas misérable » dit-il ailleurs) et toute sa grandeur. La citation a plu et continue de plaire parce qu'elle résume, en une seule image, tout le paradoxe de la condition humaine.

>>>>>•<<<<<

« Mignonne, allons voir si la rose… »

Son origine

L'apostrophe constitue le premier vers d'une inoubliable « Ode à Cassandre » (1550) de Pierre de Ronsard (1524-1585), qui se poursuit en une célébration délicate de la fleur et de la femme :

Mignonne, allons voir si la rose
Qui ce matin avait déclose
Sa robe de pourpre au soleil,
A point perdu cette vesprée
Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint au vôtre pareil.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

On connaît la suite : la fleur est déjà fanée, et de cette constatation cruelle est tirée la leçon vers laquelle tendait tout le poème : « Cueillez, cueillez votre jeunesse : / Comme à cette fleur la vieillesse / Fera ternir votre beauté » qui suggère qu'il faut jouir sans tarder de la vie dont le temps est très bref, motif qui sera plus explicitement développé dans la citation suivante (voir « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie »).

Ne gardant que l'invitation champêtre lancée à la jeune fille, la citation s'est chargée d'un sens érotique, qui en a fait une invite, certes littéraire, mais non moins explicite…

>>>>>•<<<<<

« Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie. »

Son origine

Ronsard (1524-1585) reprend dans ce dernier vers d'un célèbre poème des *Sonnets pour Hélène* (1578) l'idée déjà exprimée dans son « Ode à Cassandre », en gratifiant l'impératif « cueillez » d'une image poétique. Ce motif et son expression, qui lui ont été inspirés par les poètes latins qu'il connaît par cœur : Horace (« *carpe diem* », cueille le jour) et Ausone (« Les Roses »*,* dans ses *Idylles*), sont introduits par un conseil direct :

Vivez, si m'en croyez, n'attendez à demain :
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Pour mieux faire passer son message, le poète met en condition sa jeune et fraîche interlocutrice en lui imposant dès le premier vers du poème une vision saisissante : « Quand vous serez bien vieille, au soir, à la chandelle, / Assise auprès du feu, dévidant et filant […] » Après un tel repoussoir, quelle froide beauté ne serait pas disposée à entendre la thèse de Ronsard : la jeunesse étant éphémère, il faut saisir l'instant présent et profiter sans attendre de la vie ?

>>>>>•<<<<<

« Et les fruits passeront la promesse des fleurs. »

Son origine

Toute sorte de biens comblera nos familles,
La moisson de nos champs lassera les faucilles,
Et les fruits passeront la promesse des fleurs.

Ces vers ne s'inscrivent pas dans les objectifs quinquennaux d'un kolkhoze de l'ère soviétique mais appartiennent au quatorzième des vingt-et-un sizains de la *Prière pour le roi Henri le Grand, allant en Limousin*, composée par François de Malherbe (1555-1628) en 1605, à la gloire du roi Henri IV, qui a sorti le pays des guerres de religion et rétabli la paix.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

L'emploi du verbe simple « passer » là où on préférerait aujourd'hui la forme préfixée « dépasser » ne fait nullement obstacle à la compréhension du vers : la récolte ne sera pas seulement bonne, elle sera même au-delà des espérances. Le vers aux accents emphatiques s'utilise pour clamer une foi indéfectible en l'avenir, ou pour établir que les résultats obtenus dans un domaine donné, le succès qui est venu couronner une entreprise, se sont révélés considérablement plus éclatants que tout ce qu'on en attendait.

Mais s'il est tenu au nombre des vers les plus parfaits de la poésie française, c'est pour sa structure musicale où se font écho, de part et d'autre de la césure de l'alexandrin, les allitérations : fruits passeront / promesse des fleurs.

>>>>>•<<<<<

Dans ce jardin des citations, derrière nos bouquets bruissent des bêtes, animaux à la présence familière ou inquiétante…

« Le petit chat est mort. »

Son origine

C'est la jeune Agnès qui prononce cette réplique dans la comédie de Molière (1622-1673) *L'École des Femmes* (II, 5), représentée pour la première fois en 1662.

On se souvient du contexte : pour ne pas risquer d'être trompé, Arnolphe s'est mis en tête d'épouser sa pupille, Agnès, élevée dans un couvent. Mais, en l'absence du vieux barbon, un séduisant jeune homme, Horace, a réussi à approcher la jeune fille…

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Si le public accueillait autrefois la réplique d'Agnès avec de grands rires, c'est en raison du double sens prêté au « chat » à l'époque de Molière. En effet, en plus de l'animal, ce terme (qu'on mettrait aujourd'hui pour cet usage au féminin) désignait aussi depuis le XVIe siècle le sexe féminin. On comprend dès lors que l'innocente Agnès annonce ainsi, sans s'en douter, sa

virginité mise en danger par Horace, comme va le confirmer la suite de la scène et l'interrogatoire serré auquel Arnolphe soumet la jeune fille pour savoir jusqu'où est allée sa relation avec le jeune homme.

On ne saisit plus l'allusion sexuelle qui était transparente pour les contemporains de Molière, et on emploie la citation pour parler d'un événement sans intérêt, voire d'un événement sans intérêt mis en avant pour masquer quelque chose d'important.

>>>>>•<<<<<

« Revenons à nos moutons ! »

Son origine

Amalgamant cette citation à l'épisode des moutons de Panurge, on l'attribue souvent, à tort, à Rabelais, mais elle est plus ancienne encore, puisqu'elle provient d'un texte apparu vers 1460, *La Farce de Maître Pathelin*, dont on ne connaît pas l'auteur avec certitude.

Le drapier Guillaume Joceaulme, convoqué au tribunal pour une affaire de moutons égorgés, reconnaît en l'avocat de la partie adverse, Maître Pathelin, celui qui lui a dérobé par ruse une pièce de drap sans le payer. En mélangeant les deux affaires, il trouble l'esprit du juge qui, exaspéré, lui lance : « De par le diable, vous bavez ! / Eh ! Ne savez-vous revenir / Au sujet, sans entretenir / La cour de telles baveries ? / Sus, revenons à ces moutons ! / Qu'en fut-il ? »

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La citation est passée dans le langage courant pour faire remarquer à un interlocuteur qu'il s'égare dans une digression, et l'appeler à revenir au plus vite au sujet principal.

>>>>>•<<<<<

« S'il vous plaît… dessine-moi un mouton ! »

Son origine

Pour répondre à la demande de l'enfant blond comme les blés qui lui apparaît en plein désert : « S'il vous plaît… dessine-moi un mouton ! », le narrateur, un pilote en panne, pressé de se mettre à la réparation de son avion, après plusieurs dessins de mouton refusés, dessine la boîte censée contenir le mouton en question, dans le roman d'Antoine de Saint-Exupéry

(1900-1944), *Le Petit Prince* (Gallimard), qui, depuis 1943, n'enchante pas seulement les enfants.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La citation au langage simple de l'enfance (qui vouvoie et tutoie en même temps les grandes personnes : s'il vous plaît / dessine) reste l'emblème d'une œuvre connue de tous et le symbole d'une rencontre inoubliable qui commence par une demande insolite.

>>>>>•<<<<<

« Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ? »

Son origine

Cet alexandrin figure à la fin de la tragédie de Jean Racine (1639-1699), *Andromaque* (1667), au moment où Oreste apprend qu'Hermione, dont il est amoureux, vient de se suicider sur le corps de Pyrrhus, qu'il a tué à la demande d'Hermione elle-même. Sa raison chancelle et il croit voir les divinités vengeresses des Grecs, les Erinyes, s'avancer vers lui, auréolées de leurs attributs habituels : des serpents effrayants.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

On cite souvent ce vers comme le modèle parfait de phrase où sens et son s'unissent profondément l'un à l'autre par l'allitération : la répétition des « s » nous permet, en effet, d'entendre le sifflement des serpents et de nous représenter l'horreur assourdissante à laquelle est soudain soumis Oreste.

En faisant sonner ses « s » avec délectation, on use également de cette citation (en troquant si besoin est le possessif « vos » contre « nos » ou « leurs » têtes) pour prévenir avec humour que, attention ! la punition n'est pas loin et risque de tomber à tout moment !

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime. »

Lamartine, « Le Vallon », *Les Méditations poétiques,* 1820

« Et rose elle a vécu ce que vivent les roses. »

Malherbe, Consolation à Monsieur Du Périer sur la mort de sa fille, 1598-1599

« Adieu veau, vache, cochon, couvée ! »

La Fontaine, « La Laitière et le Pot au lait », 1678

« Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal. »

Heredia, « Les Conquérants *», Les Trophées*, 1893

« Encore est vive la souris ! »

Charles d'Orléans, *Ballade 82*, xve siècle

La Force des choses
La matière

Le monde intrigant des objets nous apporte aussi son lot de citations, livrées par la plume des plus grands auteurs…

>>>>>•<<<<<

« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? »

Son origine

Cet alexandrin à succès apparaît dans le poème d'Alphonse de Lamartine (1790-1869), « Milly ou la Terre natale », figurant dans le recueil *Harmonies poétiques et religieuses* de 1830. Et le vers suivant n'est pas moins célèbre :

Objets inanimés, avez-vous donc une âme
Qui s'attache à notre âme et la force d'aimer ?

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Comment ne pas doter les objets qui nous entourent et nous accompagnent dans tous les moments de notre vie, témoins muets de nos joies et de nos peines, d'une réelle capacité d'empathie et d'une sensibilité propre ? L'aptitude des objets à ressusciter un passé révolu, des personnes disparues, nous les fait imaginer vivants, siège d'une intériorité et d'une activité émotive.

Utilisée à outrance par les magazines montrant des objets technologiques tellement performants qu'on les croirait humains, la belle formule a pas mal perdu de sa force d'origine au cours du XXe siècle.

>>>>>•<<<<<

« Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ? »

Son origine

Cette interrogation provient de la prolixe dédicace à son ami Alfred Tattet, qu'Alfred de Musset (1810-1857) a placée en exergue de la première de ses trois pièces d'*Un spectacle dans un fauteuil* (1832), intitulée « La Coupe et les Lèvres ». Il met en scène, dans ce poème dramatique en alexandrins, un

jeune homme d'une vingtaine d'années en proie au fameux « mal du siècle » de sa génération.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Restituer le vers précédent permet de mieux comprendre le sens que l'auteur lui prêtait :

Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse ?
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ?

Musset emprunte cette image au registre de l'alcool pour signifier que l'essentiel dans la vie est de s'adonner à l'amour. La qualité de l'émotion et la pleine satisfaction des sens ont en eux-mêmes plus de prix et d'importance que l'être avec lequel on les partage.

On l'emploie désormais pour signifier que le résultat obtenu, la pleine satisfaction atteinte, comptent davantage que les moyens qui permettent d'y parvenir. Mais on l'entend aussi citée au pied de la lettre, sur le ton de la plaisanterie, par un convive qui sous-entend qu'il se montrera peu exigeant sur l'excellence des alcools servis, du moment qu'il y en a suffisamment pour s'enivrer !

>>>>>•<<<<<

« Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre. »

Son origine

On reste en compagnie d'Alfred de Musset (1810-1857) avec cet autre alexandrin, emprunté à ce même poème dramatique de « La Coupe et les Lèvres » (1831), placé un peu plus haut que la citation précédente.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Là encore, le vers précédent nous oriente sur le sens prêté par l'auteur à ce verre :

Je hais comme la mort l'état de plagiaire ;
Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre.

Musset règle ses comptes avec les critiques qui l'ont accusé d'être un imitateur du poète anglais Lord Byron : même s'il n'est pas un poète de génie, son inspiration ne se nourrit que de lui-même, qu'on se le dise !

On a oublié la dénégation de plagiat artistique pour faire de la formule métaphorique une revendication de nature économique : il vaut mieux être

modeste en gardant son indépendance que d'être prospère en dépendant d'autrui !

>>>>>•<<<<<

« De par ma chandelle verte ! »

Son origine

On reste dans un registre domestique avec ce juron original proféré régulièrement par le père Ubu, personnage créé par Alfred Jarry (1873-1907) dès ses années de collège pour se moquer de l'un de ses professeurs. Dans la plus pure veine rabelaisienne, le père Ubu, bête, veule, grotesque, goinfre, cupide et sans cesse manipulé par la mère Ubu, représente une caricature féroce de la bourgeoisie, qui s'impose avec la pièce de théâtre *Ubu roi* (1896) et se poursuivra dans d'autres œuvres de Jarry, *Ubu enchaîné* (1899), *Ubu sur la butte* (1901)…

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Au moins aussi célèbre que le néologisme « Merdre ! » qui ouvre la pièce *Ubu roi*, l'injure favorite du père Ubu, aux accents éminemment sexuels (à l'instar de « ma chandelle est morte, je n'ai plus de feu » qui cache bien son jeu !), a été adoptée par de nombreux adeptes, en hommage au héros provocateur.

>>>>>•<<<<<

« J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire. »

Son origine

L'image se trouve dans *Les Contemplations,* publiées en 1856 par Victor Hugo (1802-1885), au vers 66 de sa « Réponse à un acte d'accusation », poème écrit en 1854, où le poète se revendique, face à ses détracteurs qui lui reprochent « d'avoir foulé le bon goût et l'ancien vers françois », comme le libérateur du vers et des mots (« je déclarai les mots égaux, libres, majeurs »).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Je fis souffler un vent révolutionnaire.
Je mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire.

On a adapté le verbe au goût moderne, en substituant au passé simple le passé composé « j'ai mis », mais on est resté fidèle à l'esprit du contexte d'origine en recourant à ce bonnet phrygien lorsqu'on veut signifier qu'on a

renouvelé la langue française par le choix d'un vocabulaire ou d'une forme d'expression peu académiques, en rupture avec la norme.

>>>>>•<<<<<

« Le superflu, chose très nécessaire. »

Son origine

Cette affirmation d'allure paradoxale se relève dans un poème de Voltaire (1694-1778) intitulé « Le Mondain », qui fit grand bruit à sa publication, en 1736. Voltaire y célèbre haut et fort les bienfaits et avantages de la civilisation (« J'aime le luxe, et même la mollesse, / Tous les plaisirs, les arts de toute espèce »), tournant en dérision la perfection de l'âge édénique (« Qu'auraient-ils pu connaître ? Ils n'avaient rien, / Ils étaient nus ») et les valeurs d'austérité et de frugalité que la religion recommandait d'appliquer à toute vie humaine en chemin vers le salut éternel.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le superflu, chose très nécessaire,
A réuni l'un et l'autre hémisphère.

Dans la charge que porte Voltaire contre les conceptions religieuses de son époque, ces deux vers font valoir que la recherche du bien-être, du luxe, constitue un moteur d'échanges commerciaux, de développements industriels qui contribuent à procurer à l'honnête homme une vie agréable et heureuse.

De nos jours, on emploie la citation pour reconnaître que la nature humaine, bien loin de se satisfaire d'assouvir ses seuls besoins, ressent la nécessité viscérale de « vibrer » pour quelque chose de non nécessaire, qu'il s'agisse de valeurs artistiques (peinture, musique, littérature…) ou autres (shopping, soins esthétiques, voyages touristiques…) !

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Tire la chevillette, la bobinette cherra. »

Perrault, *Le Petit Chaperon rouge*, 1697

Journal d'un corps
L'organisme

Quand les citations auscultent le corps humain, cela donne un joyeux corps à corps entre les Anciens et les Modernes, les tragiques et les comiques, les mystiques et les truculents…

>>>>>•<<<<<

« Ça vous chatouille ou ça vous grattouille ? »

Son origine

On se souvient de la scène irrésistible de la pièce de Jules Romains (1885-1972), *Knock ou le Triomphe de la médecine* (Gallimard, 1923), où le docteur Knock – sous les traits de Louis Jouvet –, avec l'air profondément concentré du grand spécialiste, demande à son premier patient : « Attention. Ne confondons pas. Est-ce que ça vous chatouille, ou est-ce que ça vous grattouille ? » avant de l'amener habilement à admettre que cela le grattouille davantage quand il a mangé de la tête de veau à la vinaigrette ! (II, 1)

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Digne héritier des médecins de Molière, le Knock de Jules Romains est passé maître dans l'art et la manière d'abuser la crédulité des patients. La formule où les deux verbes qui riment, à peu de chose près, s'équivalent, s'est répandue dans l'usage courant pour demander sur un ton humoristique, à quelqu'un qui se plaint d'un léger malaise physique, de préciser les symptômes de son indisposition.

>>>>>•<<<<<

« Tête bien faite vaut mieux que tête bien pleine. »

Son origine

L'inspirateur de la formule est Michel de Montaigne (1533-1592), qui a consacré dans ses *Essais* (1580) un long chapitre à l'éducation, intitulé « De l'institution des enfants » (I, 26).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Sortant de son contexte une phrase de Montaigne, on lui a donné un tour proverbial (« vaut mieux que… ») et on a pris l'habitude de l'invoquer pour appuyer la conception pédagogique que l'enseignement ne doit pas être un « bourrage de crâne », mais plutôt une construction et un développement de la pensée des élèves. Mais tel n'était pas le sens de la notation de Montaigne, qui s'appliquait non pas à l'élève mais au « conducteur » (précepteur, professeur), dont il requérait l'aptitude à transmettre, plus encore que des connaissances, un sens moral et critique :

> *Je voudrais aussi qu'on fût soigneux de lui choisir un conducteur qui eût plutôt la tête bien faite que bien pleine, et qu'on y requît tous les deux, mais plus les mœurs et l'entendement que la science.*

>>>>>•<<<<<

« L'œil était dans la tombe et regardait Caïn. »

Son origine

Cet alexandrin referme le poème de Victor Hugo (1802-1885) intitulé « La Conscience », dans *La Légende des siècles* (1859). Dans la Genèse (IV), Dieu punit le meurtre d'Abel le berger par son frère aîné Caïn le laboureur, en rendant stérile la terre qui a bu le sang d'Abel, condamnant ainsi Caïn, qu'il marque d'un signe, à l'exil. Chez Hugo, où qu'il fuie, Caïn est poursuivi par un œil « tout grand ouvert dans les ténèbres », auquel il essaie d'échapper en s'enfouissant sous terre :

> *Quand il se fut assis sur sa chaise dans l'ombre*
> *Et qu'on eut sur son front fermé le souterrain,*
> *L'œil était dans la tombe et regardait Caïn.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Cet œil auquel, dans le poème de Victor Hugo, les enfants de Caïn croient naïvement pouvoir échapper en bâtissant une ville aux murailles épaisses comme des montagnes, c'est la conscience, qui ne laisse jamais le coupable en repos. Aussi le vers est-il souvent cité pour signifier que, quand bien même on échapperait à la justice des hommes, on n'échappe pas au verdict de sa conscience.

>>>>>•<<<<<

« Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour. »

Son origine

On passe dans le registre de la comédie-ballet, avec cette déclaration que M. Jourdain voudrait, avec l'aide de son maître de philosophie, « tourner gentiment » pour le billet qu'il destine à « une personne de grande qualité », dans *Le Bourgeois gentilhomme* (1670) de Molière (1622-1673). Lequel maître de philosophie (II, 4), avant de convenir que la formule est la bonne, déboussole M. Jourdain par différentes variantes syntaxiques : « D'amour mourir me font, belle Marquise, vos beaux yeux ; Vos yeux beaux d'amour me font, belle Marquise, mourir ; Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font ; Me font vos yeux beaux mourir, belle Marquise, d'amour. »

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Chez Molière, l'accumulation des formules fait éclater la bêtise du bourgeois qui entreprend d'enrichir sa culture. On n'a pas oublié son contexte comique, et on l'évoque désormais lorsqu'on veut faire, par plaisanterie, une déclaration bien pataude à une femme. Autre usage : lorsque quelqu'un s'emmêle les pinceaux dans la construction d'une phrase tarabiscotée, on rappelle par dérision cette scène de Molière, en citant l'une ou l'autre des variantes heurtées, « Mourir vos beaux yeux, belle Marquise, d'amour me font ».

>>>>>•<<<<<

« Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, toute la face de la terre aurait été changée. »

Son origine

On ignore généralement l'auteur de cette réflexion bien connue, sans doute parce qu'on s'attendrait peu à voir figurer une appréciation de la beauté de la reine égyptienne parmi les *Pensées* (1669) du janséniste Blaise Pascal (1623-1662). Elle y apparaît sous la forme : « Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé », où l'on identifie une figure de style appelée « anastrophe », qui consiste à changer l'ordre syntaxique attendu de la phrase (ici, en détachant le sujet en tête), pour donner plus de poids, creuser une attente.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Les auteurs antiques ne firent pas l'éloge de la beauté de Cléopâtre mais de sa vivacité d'esprit et de son charme naturel. Et les monnaies qui la représentaient lui prêtent des traits plutôt hommasses et un appendice nasal assez conséquent. C'est pourtant l'amour de ce visage au nez remarquable qui aurait infléchi la politique de Jules César puis de Marc Antoine, et le sort de l'Empire romain tout entier. Car c'est des effets « effroyables » de l'amour que Pascal voulait parler par cette métaphore :

> *Ce je ne sais quoi, si peu de choses qu'on ne peut le reconnaître, remue toute la terre, les princes, les armées, le monde entier. Le nez de Cléopâtre, s'il eût été plus court, toute la face de la terre aurait changé.*

On emploie désormais la citation avec un autre sens : pour suggérer que les grands événements de l'histoire procèdent souvent de causes fortuites.

>>>>>•<<<<<

« Couvrez ce sein que je ne saurais voir. »

Son origine

C'est là l'injonction de pudeur que lance Tartuffe à la servante Dorine, dans la comédie de Molière (1622-1673), *Le Tartuffe ou l'Imposteur*, datée, dans la version que nous connaissons, de 1669. Et il joint à la parole le geste, lançant en direction de la gorge de la servante son mouchoir (III, 2).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Molière dénonçait dès son entrée en scène la fausseté du dévot en le faisant de lui-même avouer son trouble (« Couvrez ce sein que je ne saurais voir. / Par de pareils objets, les âmes sont blessées, / Et cela fait venir de coupables pensées ») qui préfigure la scène de la relation sexuelle à laquelle il essaiera de contraindre Elmire, la femme de son bienfaiteur Orgon (IV, 5).

La citation – souvent gratifiée du verbe « cacher » : « cachez ce sein… » – s'emploie dans un registre humoristique, pour se moquer de quelqu'un de pudibond, ou lorsqu'on veut signifier à quelqu'un qu'un bouton de son vêtement s'est malencontreusement détaché, ou que son décolleté osé ne cache rien de ses appas !

>>>>>•<<<<<

« Tu me fends le cœur. »

Son origine

Un morceau d'anthologie que la partie de cartes du *Marius* (Éditions de Fallois) de Marcel Pagnol (1895-1974), pièce de théâtre couronnée de succès en 1929 que l'auteur adapta lui-même pour l'écran en 1931 ! César – alias Raimu –, qui s'est fait pincer par Panisse alors qu'il tente de faire des signes à Escartefigue, son partenaire qui ne sait quelle carte jouer, en tire avantage pour clamer à l'intention de ce dernier qu'il est vraiment peiné d'être considéré comme un tricheur par leur adversaire : « Il me fend le cœur », ce qui ne tombe pas dans l'oreille d'un sourd…

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le poker ou la belote ont désormais remplacé la manille de Pagnol, mais la citation s'est tellement intégrée à la langue courante qu'on imagine difficilement une partie de cartes où elle ne serait pas évoquée, *avé l'assent*, bien sûr. En prime, on y ajoute même souvent la morale de César-Raimu : « Si on ne peut plus tricher avec ses amis, ce n'est plus la peine de jouer aux cartes » !

>>>>>•<<<<<

« Rompre l'os et sucer la substantifique moelle. »

Son origine

On a un peu hésité avant de ranger cet os à moelle dans notre inventaire corporel ! Mais on s'y est finalement résolu, en se rangeant sous l'autorité du médecin François Rabelais (1494 ?-1553), qui l'a mis dans le prologue de son *Gargantua* (1534).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

À l'exemple du chien qui revient sans cesse à son os et le ronge longuement pour en tirer un peu de moelle, Rabelais invite son lecteur à « fleurer, sentir, estimer » ses écrits avant de « par curieuse leçon et meditation frequente, rompre l'os et sugcer la sustantificque mouelle », à savoir aller au-delà de ce qui pourrait paraître n'être que des aventures plaisantes et truculentes pour en découvrir le sens caché.

On omet souvent aujourd'hui la première partie de la phrase « rompre l'os », pour citer surtout la seconde, voire la seule « substantifique moelle », qui incite à atteindre le cœur d'une chose, son essence.

>>>>>•<<<<<

« La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres. »

Son origine

Par ce constat peu engageant s'ouvre le poème de Stéphane Mallarmé (1842-1898) intitulé « Brise Marine », paru dans *Poésies* en 1898. La position de l'interjection « hélas ! » au cœur du vers alexandrin accentue l'impression de poids qui s'en dégage.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le poète réduit à néant, en un seul vers, tous les plaisirs apportés par les sens et par l'esprit. Faisant irruption dans cet univers sans espoir, l'invitation au voyage, aux connotations baudelairiennes, lancée dans le vers suivant, « Fuir ! là-bas fuir ! », est la seule échappatoire possible.

On reprend désormais la citation pour suggérer que, profondément désabusé, on ne se fait guère d'illusion sur ce qu'il faut attendre de la vie, ou, dans un registre plus prosaïque, pour se moquer de ceux qui semblent revenus de tout !

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue. »

Racine, *Phèdre*, I, 3, 1677

Le Temps retrouvé
Le présent et le passé

On a déjà saisi plus haut à diverses reprises le motif du temps traité sous une forme métaphorique : « Sous le pont Mirabeau coule la Seine », « Mais où sont les neiges d'antan ? », « Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie »… En mettant bout à bout les citations littéraires qui parlent directement du temps, on obtient une réflexion pleine de cohérence et de profondeur sur les âges de la vie, la fugacité de l'instant présent et l'irrémédiable fuite du temps.

« La valeur n'attend pas le nombre des années. »

Son origine

Dans *Le Cid,* écrit en 1637 par Pierre Corneille (1606-1684), Rodrigue rétorque avec superbe au père de Chimène, Don Gomès, qui a porté atteinte à l'honneur de son père, Don Diègue, et le traite, lui, comme un jeune blanc-bec (II, 2) :

Je suis jeune, il est vrai ; mais aux âmes bien nées
La valeur n'attend point le nombre des années.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En choisissant de répondre aux railleries de Don Gomès sur sa jeunesse et son inexpérience (« Toi qu'on n'a jamais vu les armes à la main ? ») par une vérité générale, une loi vérifiée par un grand nombre de personnes (« aux âmes bien nées »), Rodrigue use d'un argument fort qui échappe à la réfutation. Le substantif « valeur » transcrit ici la qualité de celui qui est valeureux, et possède par conséquent le sens de bravoure au combat, courage, hardiesse. On peut donc être très jeune et néanmoins très courageux et très vaillant, qualités qui ne sont pas subordonnées à l'expérience, mais dépendent de la naissance et de l'étoffe d'un homme.

Ce sens ancien et littéraire du mot n'étant plus compris, la « valeur » est désormais prise à son sens courant, et on se revendique de la citation pour affirmer qu'une personne jeune peut bien faire preuve de grandes qualités.

>>>>>•<<<<<

« On n’est pas sérieux, quand on a dix-sept ans. »

Son origine

Arthur Rimbaud (1854-1891) n’a que seize ans lorsqu’il écrit le poème « Roman », en 1870, dont notre citation constitue le premier vers, et qui sera repris en écho à l’avant-dernier vers.

Composé de quatre « chapitres » de deux quatrains chacun, ce poème propose ironiquement un concentré des mouvements romanesques d’une idylle amoureuse vécue dans la fièvre d’un début d’été par un jeune homme de dix-sept ans.

Son sens, d’hier à aujourd’hui

« On se laisse griser », lit-on au vers 13 de ce poème, où l’exaltation est le maître mot : à dix-sept ans, on ne vit rien à moitié et tout événement est accueilli au summum de l’émotion… puis on passe à autre chose, tant les sollicitations des sens sont nombreuses !

C’est sans doute un peu grâce à Léo Ferré, qui a mis en musique ce poème et a repris son titre pour nommer son album en 1986, si on est en terrain familier avec cette citation, à laquelle on recourt désormais pour se moquer gentiment du peu de fiabilité et de constance qui caractérise un jeune homme ou une jeune fille de cet âge-là.

>>>>>•<<<<<

À cette glorification de la jeunesse vaillante et enivrante, fait pendant la douleur de la vieillesse qui rapproche chaque jour du déclin et de la mort…

« Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie ! »

Son origine

Cette triple expression emphatique de la colère et du désarroi ressentis face à l’impuissance de l’âge constitue le premier vers du monologue le plus connu du théâtre français. Dans le rôle-titre, on aura reconnu Don Diègue, dans *Le Cid* (I, 4), qui vient d’être souffleté par Don Gomès, lequel a pris ombrage de ce que le roi lui ait préféré son rival pour être gouverneur du prince de Castille. Et la suite s’enchaîne facilement :

Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !
N’ai-je donc tant vécu que pour cette infamie ?
Et ne suis-je blanchi dans les travaux guerriers
Que pour voir en un jour flétrir tant de lauriers ?

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Pierre Corneille (1606-1684) était loin de se douter que cette exclamation, qui scellait le nœud de l'intrigue et résumait toute la détresse tragique qui frappe le valeureux héros vieillissant, était destinée à connaître une carrière comique ! Car on réserve désormais la réplique au registre de l'ironie, en la débitant sur le ton d'une grandiloquence outrée.

>>>>>•<<<<<

« Pour réparer des ans l'irréparable outrage. »

Son origine

De la tragi-comédie de Corneille, on passe à la tragédie de Jean Racine (1639-1699), *Athalie* (1691), pour déplorer, avec le grondement des allitérations en -r (« pour réparer, irréparable outrage ») et l'opposition très fortement marquée entre les deux hémistiches de l'alexandrin (« réparer » / « irréparable »), l'impossibilité d'arrêter la marche de la vieillesse. En rêve, Athalie voit sa mère Jézabel (II, 5) :

Comme au jour de sa mort, pompeusement parée ;
Ses malheurs n'avaient point abattu sa fierté ;
Même elle avait encor cet éclat emprunté
Dont elle eut soin de peindre et d'orner son visage,
Pour réparer des ans l'irréparable outrage.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

De façon assez fidèle au contexte racinien (« peindre », « orner »), la citation s'est spécialisée dans le registre de la cosmétique et de l'esthétique pour qualifier avec ironie les tentatives désespérées (crèmes antirides, injections de botox, liftings…) qui sont faites pour lutter contre les effets dévastateurs de l'âge.

>>>>>•<<<<<

Mais, selon d'autres citations, il y a moyen de réconcilier ces périodes de la vie…

« Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs. »

Son origine

Encore un vers alexandrin, dû à Nicolas Boileau (1636-1711), dans le chant III de son *Art poétique* daté de 1674 :

Le temps qui change tout, change aussi nos humeurs :
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Cette remarque s'inscrit dans les conseils que le poète délivre aux jeunes auteurs, qui doivent connaître parfaitement les caractéristiques de chaque âge (le jeune homme « bouillant dans ses caprices », l'âge mûr qui « songe à se maintenir », la vieillesse « chagrine » qui « vante le passé ») pour réussir à faire parler leurs personnages avec le plus de vraisemblance possible.

Le vers, affranchi de son contexte, a connu un tel succès qu'il a accédé au statut de proverbe, souvent cité de façon incomplète : « Chaque âge a ses plaisirs ». On l'invoque volontiers pour rappeler, à une époque où le jeunisme fait loi, qu'il faut accueillir et accepter chacun des stades de la vie, qui apporte ses distractions, ses façons de penser et ses découvertes propres.

>>>>>•<<<<<

Se figer dans un éternel présent en en saisissant chaque instant constitue peut-être un moyen d'échapper à l'implacable écoulement du temps…

« Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur. »

Son origine

C'est un vers bien connu de la tragédie de Jean Racine (1639-1699), *Phèdre* (1677), emprunté à la deuxième scène du quatrième acte. Le dénouement tragique n'est alors plus très loin : pour sauver sa maîtresse qui a avoué son amour à son beau-fils, Hippolyte, la nourrice Oenone persuade le roi Thésée, à son retour, que c'est son fils Hippolyte qui a essayé de séduire son épouse Phèdre.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En comparant ses sentiments à la lumière intacte chaque jour renouvelée, Hippolyte veut faire comprendre à son père furieux qu'il a toujours mis son point d'honneur à avoir en son absence une conduite parfaitement irréprochable :

J'ai poussé la vertu jusques à la rudesse :
On sait de mes chagrins l'inflexible rigueur.
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur.

On cite toutefois moins souvent ce vers pour sa belle métaphore de l'innocence absolue que pour sa perfection formelle, l'alexandrin offrant un

exemple rare de vers entièrement composé de monosyllabes, aux assonances assourdies (jour, pur, cœur), comme si la métrique et les sonorités elles-mêmes, par leur forme épurée, plaidaient pour l'innocence patente du fils, que le père refuse d'entendre.

>>>>>•<<<<<

« Longtemps, je me suis couché de bonne heure. »

Son origine

C'est l'incipit (première phrase) du roman *Du côté de chez Swann*, qui ouvre en 1913 le cycle romanesque de Marcel Proust (1871-1922), *À la recherche du temps perdu*, immense fresque recréant le monde de l'aristocratie et la bourgeoisie de son époque, dont la publication se parachèvera à titre posthume, en 1927.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Si cette phrase est devenue si célèbre, c'est parce que, à elle seule, elle suffit à donner la tonalité de l'œuvre de Proust : on pénètre de plain-pied dans l'univers du narrateur (« je »), placé sous le signe de l'intime et du temps. L'antéposition de l'adverbe « longtemps » place d'entrée de jeu le lecteur dans une temporalité indéterminée, qui s'étire, et où font sens les rituels de la vie de famille, la répétition de faits simples et quotidiens, comme le coucher d'un enfant, le baiser maternel du soir… On notera toutefois au passage le paradoxe qu'il y a à avoir fait de cette phrase courte, lapidaire, le porte-drapeau de l'œuvre de Proust, qui est tenu pour le champion de la phrase interminable, travaillée d'incises et de digressions !

Marcel Proust, qui a longuement réfléchi sur le snobisme, s'amuserait sans doute de constater qu'on cite souvent cette première phrase pour donner à penser – de façon parfois abusive – qu'on est un lecteur familier de sa *recherche du temps perdu*. Mais on peut aussi l'employer avec un clin d'œil référentiel, lorsqu'on s'apprête à livrer des souvenirs personnels de sa propre enfance.

>>>>>•<<<<<

« Il n'y a pas d'heure pour les braves. »

Son origine

C'est une réplique empruntée au mélodrame en trois actes écrit par Jean-Marie-Théodore Baudouin d'Aubigny (1786-1866), *Les deux Sergents*

(1823). « Il n'y a point d'heure pour les braves », rétorque l'un des deux sergents, au moment où on lui annonce qu'il sera fusillé au petit matin (III, 11).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Les pièces de Baudouin d'Aubigny eurent le bonheur de connaître le succès du vivant de leur auteur, mais ne connurent pas la faveur de passer à la postérité. Aussi, quoiqu'elle soit très souvent citée, cette phrase, qui invite, lorsqu'une chose relève du devoir, à avoir le courage de l'affronter sans la différer, n'est-elle jamais rapportée à son contexte d'origine, mais plutôt présentée comme un proverbe colporté depuis fort longtemps.

On l'emploie aujourd'hui dans un sens humoristique, pour suggérer que, même si l'on estime que le moment n'est pas vraiment bien choisi pour faire telle chose, ou rendre tel service demandé, on est prêt à s'exécuter séance tenante !

>>>>>•<<<<<

Tempus fugit, écrivait déjà le poète Virgile. La vie s'écoule comme un songe, ou comme une pièce de théâtre dont le rideau tomberait avant qu'on ait eu le temps d'apprécier le spectacle…

« Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà, de ta jeunesse ? »

Son origine

Ce sont les deux derniers vers du dernier quatrain du poème de Paul Verlaine (1844-1896) paru dans *Sagesse* (1881), dont on a déjà cité les premiers vers (voir « Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme ! ») :

Qu'as-tu fait, ô toi que voilà
Pleurant sans cesse,
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà,
De ta jeunesse ?

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Comme on l'a déjà vu, ce poème a été écrit en 1873, au moment où Verlaine purgeait une peine de prison en Belgique, pour avoir tiré deux coups de revolver sur Rimbaud. Dans la solitude de sa prison, le poète se livre à une introspection et, s'apostrophant lui-même (« ô toi », « dis »), il se lamente sur sa vie présente (« pleurant sans cesse ») et sur la perte de sa jeunesse.

On évoque cette interrogation directe et simple lorsqu'on veut suggérer qu'on se sent déjà vieillissant, avec l'impression nostalgique d'avoir gaspillé ses précieuses années de jeunesse.

« Tout est dit et l'on vient trop tard. »

Son origine

Jean de La Bruyère (1645-1696) formule cette remarque dans le chapitre intitulé « Des ouvrages de l'esprit » de son livre *Les Caractères* (1688) :

> *Tout est dit, et l'on vient trop tard depuis plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent. Sur ce qui concerne les mœurs, le plus beau et le meilleur est enlevé ; l'on ne fait que glaner après les anciens et les habiles d'entre les modernes.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La Bruyère place son ouvrage sous l'autorité du philosophe Théophraste (371-288 av. J.-C.), dont il traduit du grec ancien *Les Caractères* dans un chapitre liminaire. Il ne fait qu'appliquer aux mœurs de son siècle l'entreprise élaborée par son illustre devancier de l'Antiquité. C'est en ce sens-là qu'il faut comprendre la citation : il faut avoir la modestie de reconnaître ce qu'on doit aux auteurs anciens et accepter d'avancer dans l'ombre de leur pensée.

Dans sa version raccourcie, la citation – rarement attribuée à son auteur – signifie plus largement qu'il est difficile de se montrer original et d'avoir une position, une pensée qui n'aient déjà été adoptées avant nous.

« Ô temps ! suspends ton vol. »

Son origine

Alphonse de Lamartine (1790-1869) lance cette apostrophe allégorique du temps dans « Le Lac », son célèbre poème paru dans *Les Méditations poétiques* en 1820. Revenu seul sur les bords du lac du Bourget, où l'année précédente il était en compagnie de Julie Charles, atteinte de tuberculose, le poète se rappelle la supplique de son amie :

> *Le flot fut attentif, et la voix qui m'est chère*
> *Laissa tomber ces mots :*
> *« Ô temps ! suspends ton vol ; et vous, heures propices !*
> *Suspendez votre cours :*
> *Laissez-nous savourer les rapides délices*
> *Des plus beaux de nos jours ! […] »*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le poète met en scène ce vieux rêve de l'humanité : maîtriser le temps, qui emporte les moments de bonheur sans en laisser nulle trace. Invoquant la nature, sur laquelle le temps semble ne pas avoir de prise, il demande au lac d'être dépositaire du souvenir de son amour.

On rêve toujours d'arrêter le temps, mais l'invocation au lyrisme vibrant est désormais citée avec une distance ironique.

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand. »

Hugo, « Booz endormi », *La Légende des siècles*, 1859-1877-1883

« C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit. »

Racine, *Athalie*, II, 5, 1691

« J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans. »

Baudelaire, « Spleen »*, Les Fleurs du mal*, 1857

« Ce siècle avait deux ans ! »

Hugo, *Les Feuilles d'automne*, I, 1831

Livret de famille
La parenté

On le sait depuis que le premier roman de l'histoire, l'*Odyssée* d'Homère, nous a dépeint un Ulysse prêt à endurer toutes les souffrances possibles pour parvenir à rentrer à Ithaque, parmi les siens : la littérature est souvent une histoire de familles ! Mères, pères, frères et sœurs s'y bousculent, s'y rejoignent ou s'y quittent, en donnant libre cours à leurs sentiments exaltés…

« Aujourd'hui, maman est morte. »

Son origine

C'est *l'autre* incipit (première phrase) le plus célèbre de la littérature française, emprunté au roman d'Albert Camus (1913-1960) paru en 1942, *L'Étranger*. Ce début a d'ailleurs en commun avec son rival proustien (voir « Longtemps, je me suis couché de bonne heure ») la position de l'adverbe temporel détaché en tête de la phrase. Là aussi, le lecteur est jeté *in medias res*, dans la pensée et les idées d'un narrateur dont on ne sait rien encore. Et, comme chez Proust, en une phrase brève, la tonalité intimiste de l'œuvre est donnée (« maman »).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Camus frappait fort, en plaçant, dès l'entrée de son roman, une phrase nue, factuelle, qu'on pouvait imaginer lourde d'émotion contenue, avant de la découvrir niée par la seconde phrase : « Ou peut-être hier, je ne sais pas », qui, en choquant le lecteur – comment peut-on ignorer le jour de la mort de sa mère ? –, lui faisait d'ores et déjà entrevoir l'étrangeté à lui-même et à ses émotions, caractéristique de son héros, Meursault.

>>>>>•<<<<<

« Mon père, ce héros au sourire si doux. »

Son origine

Victor Hugo (1802-1885) a placé cet alexandrin musical (« père », « héros », « sourire ») en tête d'un poème de *La Légende des siècles* (1859)

intitulé « Après la bataille ». Il y met en scène son propre père, Léopold Hugo, qui fut général des troupes napoléoniennes, parcourant avec un hussard de sa garde le champ de bataille où l'armée espagnole a été mise en déroute. Celui-ci ordonne au hussard de donner à boire à un soldat espagnol moribond, lequel se redresse à l'improviste et tire un coup de pistolet qui manque de peu la tête du père.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Quoique le poème soit planté dans un décor guerrier, épique, le poète ne loue pas la bravoure ni la vaillance de ce héros que fut son père, mais son humanité et sa générosité face à un ennemi, qui reste avant tout un être humain : « "Donne-lui tout de même à boire", dit mon père » lit-on au dernier vers du poème, qui finit comme il avait commencé par « mon père », figure stylistique appelée « épanadiplose » mettant en relief l'élément important du texte.

La citation est désormais souvent réduite à son premier hémistiche : « mon père, ce héros », lorsqu'on veut parler avec une tendresse malicieuse de son géniteur. Cet hémistiche a été repris comme titre d'un film de Gérard Lauzier sorti en 1991, avec Gérard Depardieu dans le rôle-titre.

>>>>>•<<<<<

« On ne peut contenter tout le monde et son père. »

Son origine

C'est une citation un peu retouchée de la fable de La Fontaine (1621-1695) qui a pour titre « Le Meunier, son Fils et l'Âne » (1668). En route pour le marché où ils vont vendre leur âne, un vieil homme et son fils de quinze ans croisent plusieurs personnes qui émettent toutes un avis différent : il faudrait porter l'âne pour qu'il arrive plus frais et se vende mieux ; non, c'est à l'âne de porter le vieil homme… non, son fils… ou non, les deux ensemble ! Le meunier commence par se plier à tous les conseils avant de s'écrier, excédé :

Parbleu ! dit le meunier, est bien fou du cerveau
Qui prétend contenter tout le monde et son père.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La Fontaine suggérait par la saynète et la réflexion du meunier qu'il vaut mieux se fonder sur son propre bon sens pour décider soi-même de la conduite à tenir (« J'en veux faire à ma tête. Il le fit, et fit bien »), car on ne

saurait faire l'unanimité parmi les hommes, ni moins encore, ajouterait-on aujourd'hui, concilier les intérêts publics avec ceux de la sphère privée (« tout le monde » / « son père »).

>>>>>•<<<<<

« Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille applaudit à grands cris. »

Son origine

Cet alexandrin et demi (« Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille / Applaudit à grands cris ») figure en tête d'un poème paru en 1831 dans *Les Feuilles d'automne* de Victor Hugo (1802-1885). De nombreux poèmes ont été dédiés par Victor Hugo à ses enfants, tel celui-ci, écrit pour célébrer les tout premiers pas de l'un d'eux.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Grand est le pouvoir de l'enfant qui, par sa présence innocente (« colombe de l'arche ») et sacrée (« bel ange à l'auréole d'or »), accomplit le tour de force de rendre la joie aux adultes les plus revêches et de rassembler tout le monde dans une sorte d'état de grâce qui rejette au loin tout souci.

On interprète désormais le verbe « paraître » comme faisant référence au moment de la naissance, et on invoque couramment la citation hugolienne pour signifier l'union sacrée dans la joie que provoque toujours l'arrivée d'un nouveau-né dans une famille.

>>>>>•<<<<<

« Au demeurant, le meilleur fils du monde. »

Son origine

Dans une épître adressée en 1531 au roi François Ier, le poète Clément Marot (1495-1544) raconte comment il s'est fait voler par son valet :

J'avais un jour un valet de Gascogne,
Gourmand, ivrogne et assuré menteur,
Pipeur, larron, jureur, blasphémateur,
Sentant la hart [la corde] de cent pas à la ronde,
Au demeurant, le meilleur fils du monde.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Après le portrait brossé à grands traits sombres du larron en question, la chute positive inattendue (« le meilleur fils du monde »), qui vient contrebalancer l'accumulation des défauts énumérés dans les vers précédents, provoque un effet de drôlerie irrésistible. Rabelais l'a reprise pour présenter le personnage de Panurge, dans son *Pantagruel* (1532) : « malfaisant, pipeur, buveur, batteur de pavés, ribleur s'il en était à Paris, au demeurant le meilleur fils du monde. ».

L'emploi de la citation est resté fidèle à son esprit d'origine, puisqu'on en use encore comme d'une plaisanterie formulaire qui vient conclure le tableau à charge d'une personne : « elle est méchante, égoïste, rancunière, menteuse, au demeurant la meilleure fille (copine / collègue…) du monde ».

>>>>>•<<<<<

« Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble ! »

Son origine

Charles Baudelaire (1821-1867) ouvre par ces trois vers au rythme impair (« Mon enfant, ma sœur / Songe à la douceur / D'aller là-bas vivre ensemble ! » : 5-5-7) son poème « L'Invitation au voyage », publié dans la première partie des *Fleurs du mal*, « Spleen et Idéal », en 1857. On retrouvera au chapitre 10 le refrain bien connu qui scande l'évocation de cet ailleurs idéalisé qui n'est pas nommé (« là-bas ») : « Là, tout n'est qu'ordre et beauté, / Luxe, calme et volupté ».

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En apostrophant la femme aimée des noms d'« enfant » et « sœur », le poète confère d'entrée de jeu à son invitation une note de tendresse et de chasteté. L'amante idéalisée se confond avec l'évocation du paysage, où se profile une Hollande fantasmée qui unit une douceur et une harmonie toutes picturales à l'opulence des trésors orientaux déversés par les vaisseaux marchands.

La citation constitue désormais une invitation aux voyages lointains souvent récupérée par les dépliants d'agences de voyage et les offres alléchantes de *tour-operators* !

>>>>>•<<<<<

« Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ? »

Son origine

Une petite incursion dans le monde merveilleux – et effrayant – du conte, avec cette question répétée qu'adresse l'épouse de Barbe bleue à sa sœur qui guette l'arrivée du renfort espéré des frères, dans « La Barbe bleue », l'un des célèbres *Contes du temps passé* publiés en 1697 par Charles Perrault (1628-1703).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Les analyses mythologiques, psychologiques et psychanalytiques se relaient pour fouiller à loisir la culpabilité de la dernière femme de Barbe bleue qui, n'ayant pu résister à la curiosité, a ouvert, malgré l'interdiction formelle de son mari, le cabinet recelant les corps de ses précédentes femmes avec la petite clé magique qui reste entachée de sang indélébile. Et on a tous partagé, enfant, l'angoisse que suscitait la réponse invariable de la sœur Anne scrutant l'horizon du haut de la tour : « Je ne vois que le soleil qui poudroie, et l'herbe qui verdoie ».

On reprend aujourd'hui l'interrogation dans un registre plaisant, lorsqu'on est plusieurs personnes – parmi lesquelles n'a nul besoin de figurer une sœur prénommée Anne ! – à guetter impatiemment l'arrivée de quelqu'un qui se fait attendre…

>>>>>•<<<<<

« Familles, je vous hais ! »

Son origine

L'anathème est lancé par André Gide (1869-1951) dans *Les Nourritures terrestres* (Gallimard), texte aux accents lyriques publié en 1897. Son narrateur, Ménalque, qui entame un voyage sous le signe de la liberté, scrute l'intérieur des maisons de villages inconnus où il passe, et partout établit le même constat négatif qu'il livre à son disciple Nathanaël : « Familles, je vous hais ! foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur ».

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Gide s'en prend à tous liens, qu'ils soient familiaux, amicaux, amoureux, à tout engagement, idéologique, politique, qui privent l'être de sa liberté et lui coupent les ailes qui lui permettraient d'accéder à l'accomplissement de tous les sens : « je disais que chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles » lit-on un peu plus loin.

Les générations qui se sont succédé du début du XXe siècle jusque dans les années 1970 ont fait leur cette imprécation lancée contre la famille, pilier des valeurs bourgeoises. Depuis lors, beaucoup d'eau a coulé sous le pont Mirabeau, et face aux familles éclatées, déchirées et recomposées d'aujourd'hui, l'antienne s'est muée en « famille, je vous hais-me » !

La formule « Familles, je vous hais ! » a même tellement perdu de sa virulence d'origine, qu'on l'entend désormais employée pour déplorer la longueur des déjeuners dominicaux chez mamie ou la grossièreté avinée de l'oncle Albert…

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus. »

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 3, 1785 [1re édition]

La Tête des autres
La nature humaine

Qui suis-je ? Qu'est-ce qui me distingue des autres ? Comment devient-on ce que l'on est ? Telles sont les principales questions d'ordre existentiel pour lesquelles les citations proposent leurs jalons et repères. De l'écrivain qui scrute les personnages qu'il a créés à l'angoisse identitaire qui saisit à l'improviste tout un chacun…

>>>>>•<<<<<

« Madame Bovary, c'est moi ! »

Son origine

C'est le cri du cœur qu'aurait poussé Gustave Flaubert (1821-1880) à propos de l'héroïne de son roman éponyme, *Madame Bovary*, œuvre qui lui valut à sa publication, en 1857, un retentissant procès pour immoralité… Sauf qu'on n'a jamais trouvé la moindre trace écrite de cette citation devenue emblématique de l'auteur ! En effet, elle est attribuée à Flaubert sur la seule foi de René Descharmes, qui l'a lui-même ouï dire de seconde main, comme il le raconte dans son livre paru en 1909, *Flaubert. Sa vie, son caractère et ses idées avant 1857* : « Une personne qui a connu très intimement Mlle Amélie Bosquet, la correspondante de Flaubert, me racontait dernièrement que Mlle Bosquet ayant demandé au romancier d'où il avait tiré le personnage de Mme Bovary, il aurait répondu très nettement, et plusieurs fois répété : "*Mme Bovary, c'est moi* ! — *D'après moi*" ».

En revanche, une lettre de Flaubert, dûment attestée celle-là, adressée à une lectrice, établit, comme il le redira ailleurs, qu'Emma est celui de ses personnages dont il s'est senti le plus éloigné : « Madame Bovary n'a rien de vrai. C'est une histoire totalement inventée ; je n'y ai rien mis ni de mes sentiments ni de mon existence ».

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Quoiqu'on n'ait aucune certitude sur l'authenticité de la citation, on en a fait la profession de foi de l'écrivain qui s'identifie à ses personnages, et on

l'invoque couramment pour signifier qu'une œuvre est faite de la chair de son auteur, qui y est omniprésent.

>>>>>•<<<<<

« - Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère ! »

Son origine

D'un scandale à l'autre : en cette même année 1857, quelques mois seulement après Flaubert, c'est au tour de Charles Baudelaire (1821-1867) de faire l'objet d'un procès pour outrage à la morale et aux bonnes mœurs, avec la publication de ses *Fleurs du mal*. Cet alexandrin referme le poème inaugural adressé « Au lecteur », où le poète donne la tonalité de l'œuvre : « Chaque jour vers l'Enfer nous descendons d'un pas, / Sans horreur, à travers des ténèbres qui puent ».

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En apostrophant le lecteur comme son égal, son double, le poète vise à faire tomber les masques (étymologiquement, « hypocrite » signifie acteur, comédien) : le public aura beau se récrier, rejeter son œuvre comme immorale, amorale, il n'en a pas moins les mêmes instincts, les mêmes goûts et les mêmes faiblesses : « C'est le Diable qui tient les fils qui nous remuent ! ».

Avec un grand clin d'œil à Baudelaire – dont l'œuvre fut censurée –, on mentionne aujourd'hui ce vers pour signaler à une personne que, même si elle refuse de l'admettre, on sait qu'elle partage les idées, le point de vue qu'on défend.

>>>>>•<<<<<

« Je est un autre. »

Son origine

Dans la continuité de Flaubert et de Baudelaire, le jeune Arthur Rimbaud (1854-1891), dans une lettre écrite le 15 mai 1871 au poète Paul Demeny, qu'on a dénommée « Lettre du voyant », choisit pour définir son programme poétique cette formule étrange, tant par sa syntaxe (le pronom personnel de la première personne conjugué avec l'auxiliaire être à la troisième personne !) que par son sens, qui a donné lieu à de multiples commentaires.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

« Je dis qu'il faut être *voyant*, se faire *voyant*. Le Poète se fait *voyant* par un long, immense et raisonné *dérèglement de tous les sens* » explicite-t-il un peu plus loin dans la même lettre. Il faut sortir des limites étroites de l'individualité, dépasser le « moi » cloisonné par les conventions et la raison, laisser parler l'altérité qui est en chacun de nous, pour réussir à accéder à quelque chose d'universel qui permet de créer un poème, une œuvre d'art.

La formule a eu grand succès auprès des philosophes pour qui elle symbolise à merveille, dans la lignée de la pensée d'un Descartes (« Je pense donc je suis »), toute la complexité de la notion de sujet. Mais les écrivains surréalistes en ont également fait leur miel, en exploitant, dans les années 1920, les potentialités d'enrichissement de l'écriture automatique.

>>>>>•<<<<<

« Frères humains qui après nous vivez… »

Son origine

Ainsi commence le plus célèbre poème de François Villon (1431- env. 1463), la *Ballade des pendus*, écrite en décasyllabes et éditée en 1489 :

Frères humains qui après nous vivez
N'ayez les cœurs contre nous endurcis,
Car, se pitié de nous pauvres avez,
Dieu en aura plus tost de vous merciz.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Usant de la « prosopopée » – qui consiste à donner la parole à un objet, un animal, un disparu –, Villon fait parler un groupe de pendus. On a dit qu'il n'aurait fait là qu'imaginer un sort qu'il ne tarderait pas à partager, puisque lui-même, à la suite d'une rixe, aurait été condamné à la pendaison. Mais rien n'est moins sûr, et la complainte de ses pendus semble davantage relever de l'expression lyrique de la douleur de la condition humaine que de la crainte circonstanciée du gibet !

Notant avec réalisme la putréfaction avancée des corps suppliciés (« pies, corbeaux nous ont crevé les yeux, et arraché la barbe et les sourcils »), la voix des pendus fait appel à l'âme charitable des vivants, qui ne doivent pas les regarder avec moquerie. Car, même s'ils ne craignent pas la pendaison, tous ont le souci de leur fin, qui est le destin commun des hommes, ainsi

que le rappelle le refrain du poème : « Mais priez Dieu que tous nous veuille absoudre ! »

>>>>>•<<<<<

« Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

Son origine

Ce cri bravache est poussé par Victor Hugo (1802-1885) dans *Les Châtiments* (1853), à la fin du poème intitulé « Ultima verba » (« dernières paroles ») :

Si l'on n'est plus que mille, eh bien, j'en suis ! Si même
Ils ne sont plus que cent, je brave encor Sylla ;
S'il en demeure dix, je serai le dixième ;
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En onze quatrains d'alexandrins aux rimes croisées, le poète réitère l'expression de sa haine, inentamée et fière, à Napoléon III, qui valut à Victor Hugo son exil dans les îles anglo-normandes. Dût-il être le dernier à ne pas courber l'échine devant le pouvoir impérial, il le clame haut et fort : « Je ne fléchirai pas ! ».

Affranchie de son contexte historique, la formule est devenue le *leitmotiv* de toutes les résistances à l'injustice et à l'oppression. On l'emploie également avec une tonalité comique, en la réduisant souvent à son premier hémistiche « Et s'il n'en reste qu'un […] », pour se draper dans une incorruptible constance.

>>>>>•<<<<<

« Comment peut-on être Persan ? »

Son origine

C'est Montesquieu (1689-1755) qui pose cette question, ou plutôt qui fait poser cette question au héros de ses *Lettres Persanes* (1721). On se souvient de l'argument du roman : deux Persans, Rica et Usbek, en voyage à Paris, livrent par lettres à leurs amis leurs aventures et réflexions.

Las d'être regardé par les Français comme une bête curieuse, Rica troque bientôt son costume oriental contre un habit européen : « […] j'entrai tout à coup dans un néant affreux […] mais, si quelqu'un, par hasard, apprenait à la compagnie que j'étais Persan, j'entendais aussitôt autour de moi un

bourdonnement : Ah ! ah ! monsieur est Persan ? C'est une chose bien extraordinaire ! Comment peut-on être Persan ? » (Lettre XXX).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Comment peut-on être Français ? semblaient se demander en retour les deux Persans en découvrant le Paris et les Parisiens de 1712. Et la charge portée contre la société française de l'époque, contre ses mœurs, son gouvernement et ses institutions était si virulente que, par prudence, le livre parut en 1721 sous couvert d'anonymat ! La citation signifie que celui qui est différent de nous, l'étranger qui ne partage pas nos usages et nos façons de penser, est vu avec une distance et une incrédulité qui débouchent souvent sur le rejet radical du racisme.

La formule est devenue un lieu commun, qui permet de caricaturer l'étonnement et l'absence de considération que suscite toujours en nous un mode de vie ou un système de pensée différents des nôtres.

>>>>>•<<<<<

« La femme est l'avenir de l'homme. »

Son origine

L'affirmation date déjà de 1963, et est apparue sous la plume du poète Louis Aragon (1897-1982) dans son poème intitulé « Zadjal de l'avenir » dans *Le Fou d'Elsa* (Gallimard), en ces termes :

L'avenir de l'homme est la femme
Elle est la couleur de son âme
Elle est sa rumeur et son bruit
Et sans elle il n'est qu'un blasphème
Il n'est qu'un noyau sans le fruit.

Et la strophe suivante se fait plus précise encore : « Je vous dis que l'homme est né pour / La femme et né pour l'amour / Tout du monde ancien va changer ».

De fait, c'est la formulation du chanteur Jean Ferrat, faisant allusion dans son album de 1975 à ce credo d'Aragon qui est parvenue jusqu'à nous : « Le poète a toujours raison / Qui voit plus haut que l'horizon / Et le futur est son royaume / Face à notre génération / Je déclare avec Aragon / La femme est l'avenir de l'homme ».

Son sens, d'hier à aujourd'hui

On a pris l'habitude de regrouper sous la bannière de cette formule (retouchée par Ferrat) toutes les revendications et les luttes de la condition féminine. Mais rien ne nous aiguillait dans cette direction dans le poème, qui suggérait plutôt que l'homme ne s'accomplit vraiment en tant qu'homme que dans l'amour qu'il porte à une femme, et annonçait l'avènement d'un monde nouveau dont l'épanouissement du couple serait la clé (« On verra le couple et son règne / Neiger comme les orangers »).

>>>>>•<<<<<

« On ne naît pas femme : on le devient. »

Son origine

Cette formule promise à un large et durable succès est placée par Simone de Beauvoir (1908-1986) au début du second tome de son essai de philosophie féministe, *Le Deuxième sexe*, publié en 1949 (Gallimard).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Simone de Beauvoir y démontre que l'inégalité homme-femme n'est pas naturelle mais est construite culturellement. C'est l'éducation qui instaure la domination masculine et confère à la femme, en tant qu'épouse, mère, gardienne du foyer, ce rôle d'être assujetti et opprimé qui a toujours été son lot depuis l'Antiquité. Aussi, en conclusion de son livre, invite-t-elle la femme moderne, pour s'émanciper du pouvoir masculin, à « se targue[r] de penser, d'agir, de travailler, de créer dans les mêmes conditions que les hommes. Au lieu de chercher à les dénigrer, elle se déclare leur égal ».

Quoique plus d'un demi-siècle nous sépare de cette citation, on mesure encore l'effet tonitruant qu'elle a pu produire au moment de son émission, dans la France de l'après-guerre. Elle a gardé, à cause sans doute de sa formulation habile en forme de paradoxe, un fort pouvoir de dénonciation et de revendication, qui continue de faire d'elle l'un des slogans les plus efficaces du féminisme.

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Le moi est haïssable. »

Pascal, *Pensées*, 1669

Du Contrat social
Les relations avec autrui

Et c'est dans leur rapport à autrui que les animaux sociaux que nous sommes se définissent le mieux : quoique le contact avec les autres ne soit pas toujours aisé, il se révèle souvent source d'enrichissement et d'équilibre. À moins, bien sûr, qu'il ne vire à la désillusion pure et simple, voire au sombre cauchemar…

>>>>>•<<<<<

« À moi, comte, deux mots. »

Son origine

Telle est l'apostrophe lancée dans *Le Cid* (1637) de Pierre Corneille (1606-1684) par Rodrigue à Don Gomès, qui vient de porter atteinte à l'honneur de son père, Don Diègue, en l'insultant lourdement. C'est dans cette scène 2 de l'acte II que le destin de tous les personnages bascule : pour venger son père, Rodrigue provoque en duel celui qui allait devenir son beau-père, ruinant ainsi tout espoir d'épouser sa fiancée Chimène.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Par cet hémistiche lapidaire, qui interpelle péremptoirement le comte plutôt qu'il ne l'invite à un échange, Rodrigue donne le ton offensif d'une scène d'affrontement, où l'audace de la jeunesse s'attaque aux acquis de l'âge mûr. La stratégie de Rodrigue frappe juste : piqué au vif par cet abord abrupt et fier, le comte s'indigne : « Sais-tu bien qui je suis ? »

Loin de tout dilemme cornélien, la célèbre formule s'emploie désormais lorsqu'on veut signifier à quelqu'un, non sans humour, qu'on souhaiterait discuter un peu avec lui pour régler une question restée en suspens.

« Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme ! »

Son origine

Cette autre interpellation, qui débouchera également sur un duel – mené au rythme d'une ballade –, marque le début d'une tirade non moins célèbre

figurant dans la pièce d'Edmond Rostand (1868-1918) intitulée *Cyrano de Bergerac* (1897).

Au vicomte de Valvert qui, dans le dessein de l'humilier devant le public réuni, en 1640, pour une représentation dans l'hôtel de Bourgogne, lui a fait platement remarquer qu'il avait « un nez… très grand », Cyrano démontre avec brio ce qu'on peut dire si on a « un peu de lettres et d'esprit » :

Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !
On pouvait dire… Oh ! Dieu ! …bien des choses en somme…
En variant le ton, – par exemple, tenez :
Agressif : « Moi, monsieur, si j'avais un tel nez,
Il faudrait sur-le-champ que je me l'amputasse ! »
Amical […]

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Cette apostrophe moqueuse, qui ouvre par une litote (« un peu court ») la fameuse « tirade des nez », campe d'entrée de jeu un personnage plein de panache et d'humour, qui fait éclater avec élégance l'inanité des petits jeunes gens parés de rubans.

Restée fidèle à son origine, l'exclamation s'emploie aujourd'hui lorsqu'on veut faire comprendre à une personne qui nous fait une remontrance ou nous donne une leçon, que, manquant cruellement d'envergure et d'imagination pour le faire de façon pertinente, elle ferait mieux de s'abstenir !

>>>>>•<<<<<

« Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur. »

Son origine

Dans son long monologue autobiographique de la scène 3 de l'acte V de *La Folle Journée* ou *Le Mariage de Figaro*, comédie écrite en 1778 par Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799), le valet Figaro raconte, parmi toutes les infortunes qu'il a subies, le séjour en prison que lui valut son pamphlet contre l'argent :

Que je voudrais bien tenir un de ces puissants de quatre jours, si légers sur le mal qu'ils ordonnent, quand une bonne disgrâce a cuvé son orgueil ! Je lui dirais… que les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ; que sans la liberté de blâmer, il

n'est point d'éloge flatteur ; et qu'il n'y a que les petits hommes qui redoutent les petits écrits.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le quotidien fondé en 1826, *Le Figaro*, en a fait la devise qui trône à sa une, et le langage courant la brandit comme l'étendard de la liberté de la presse. Beaumarchais s'en servait pour dénoncer la censure qui sévissait en son siècle des Lumières, soulignant que, en l'absence du droit de critiquer, il devient impossible de savoir si un compliment est sincérité ou pure flagornerie.

>>>>>•<<<<<

« Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ! »

Son origine

Cette mise en garde apparaît dans le roman de cape et d'épée de Paul Féval (1816-1887) aux multiples adaptations théâtrales et cinématographiques, intitulé *Le Bossu*, qui fut d'abord publié en 1857 sous forme de feuilleton. Ayant prêté main-forte au duc de Nevers lâchement assailli dans l'obscurité, le chevalier Henri de Lagardère, qui a réussi à blesser l'assassin du duc à la main, lance cet avertissement lourd de menaces :

« Qui que tu sois, ta main gardera ma marque. Je te reconnaîtrai. Et, quand il sera temps, si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi ! »

Son sens, d'hier à aujourd'hui

En faisant mention de lui-même à la troisième personne, le chevalier martèle son nom à l'intention de son adversaire et confère à ses paroles l'aspect emphatique d'un avertissement sacré (voir « Si la montagne ne va pas à Mahomet, Mahomet ira à la montagne »).

On décline volontiers aujourd'hui la formule sur le mode humoristique (« Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère *ira-t-à-toi* ! »), pour signifier qu'une personne avec laquelle on a eu maille à partir ne perd rien pour attendre, ou bien encore, en prenant cette fois la phrase au pied de la lettre, pour prévenir un ami que, s'il ne se décide pas à venir nous voir, eh bien c'est nous qui lui rendrons visite !

>>>>>•<<<<<

« Si tous les gars du monde voulaient se donner la main… »

Son origine

On ne lit plus guère Paul Fort (1872-1960), qui fut pourtant, jusque dans la deuxième moitié du XXe siècle, un auteur de poésies très apprécié des manuels scolaires. *La Complainte du petit cheval blanc* chantée par Brassens, c'est lui ! « Le bonheur est dans le pré. Cours-y vite, cours-y vite », c'est encore lui ! Et non moins grand fut le succès d'un poème de ses *Ballades françaises* parues en quarante volumes (Flammarion), intitulé « La Ronde autour du monde » (1897) :

Si toutes les filles du monde voulaient s'donner la main, tout autour de la mer, elles pourraient faire une ronde ;
Si tous les gars du monde voulaient bien êtr' marins, ils f'raient avec leurs barques un joli pont sur l'onde ;
Alors on pourrait faire une ronde autour du monde, si tous les gens du monde voulaient s'donner la main.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

On remarquera que la formule citée aujourd'hui (« Si tous les gars du monde voulaient se donner la main… ») résulte du croisement de deux phrases du poème (dont on ignore souvent l'existence), et elle est toujours porteuse du même rêve de fraternité universelle – qui reste toutefois à l'état de proposition conditionnelle que ne vient amarrer à la réalité aucune proposition principale !

« Tous pour un, un pour tous. »

Son origine

C'est la célèbre devise des *Trois Mousquetaires* qui, rappelons-le, sont quatre dans le roman d'Alexandre Dumas (1802-1870) publié sous forme de feuilleton en 1844, lequel connaîtra un tel succès que nos héros poursuivront bientôt leurs aventures dans *Vingt ans après* (1845) et *Le Vicomte de Bragelonne* (1847-1850).

— Et maintenant, messieurs, dit d'Artagnan sans se donner la peine d'expliquer sa conduite à Porthos, tous pour un, un pour tous ; c'est notre devise, n'est-ce pas ?
— Cependant, dit Porthos.
— Étends la main et jure ! s'écrièrent à la fois Athos et Aramis.

Vaincu par l'exemple, maugréant tout bas, Porthos étendit la main, et les quatre amis répétèrent d'une seule voix la formule dictée par d'Artagnan :
« Tous pour un, un pour tous. »

Son sens, d'hier à aujourd'hui

On a fait de la formule le symbole de la solidarité absolue, à la vie à la mort, même si on la cite en inversant la plupart du temps ses deux propositions : « Un pour tous, tous pour un » qui, comme l'originale, forment un chiasme (un-tous / tous-un). Quant à ses emplois dans le registre sportif ou amical, ils sont à l'image des avatars auxquels le roman de Dumas a donné naissance : innombrables !

>>>>>•<<<<<

« J'accuse… ! »

Son origine

C'est Émile Zola qui est l'auteur de cette citation elliptique, la plus brève des pièces de notre collection. Elle fut lancée à la une de *L'Aurore*, en tête de la lettre ouverte de Zola au président de la République Félix Faure, le 13 janvier 1898, soit deux jours après que fut prononcé le verdict d'acquittement du commandant Esterhazy, pourtant de toute évidence coupable du crime d'espionnage pour lequel Dreyfus avait été jugé et condamné en 1894.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Ponctué de trois points de suspension et d'un point d'exclamation, le titre reprend l'anaphore « J'accuse… » qui, en huit accusations successives avec noms à l'appui, portera l'estocade finale du très long pamphlet. Elle demeure l'emblème de l'intellectuel qui, dût-il être le seul à le faire (« Mon devoir est de parler, je ne veux pas être complice ») et quoi qu'il lui en coûte (et on se souvient qu'il en coûta beaucoup au romancier Zola), ne peut faire autrement que s'engager et dénoncer, par un coup d'éclat médiatique, une injustice, une erreur perpétrées.

>>>>>•<<<<<

« L'enfer, c'est les Autres. »

Son origine

La phrase est due à Jean-Paul Sartre (1905-1980), ou plutôt aux trois personnages de sa pièce intitulée *Huis clos* (Gallimard), écrite en 1943, qui établissent par la bouche de Garcin ce constat (scène 5) :

> *Alors, c'est ça l'enfer. Je n'aurais jamais cru… Vous vous rappelez : le soufre, le bûcher, le gril… Ah ! quelle plaisanterie. Pas besoin de gril : l'enfer, c'est les Autres.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Un enfer qui n'a rien de métaphorique dans la pièce, puisque les deux femmes et l'homme réunis dans ce salon bourgeois sont tous trois morts et condamnés pour l'éternité à la présence des autres. Peu à peu, les petits arrangements qu'ils ont conclus avec les faits de leur existence s'écroulent d'eux-mêmes, les livrant tout crus au jugement des autres.

Sartre s'est appliqué lui-même à dissiper le malentendu que lui semblait avoir engendré cette phrase : « On a cru que je voulais dire par là que nos rapports avec les autres étaient toujours empoisonnés, que c'était toujours des rapports infernaux. Or, […] Je veux dire que si les rapports avec autrui sont tordus, viciés, alors l'autre ne peut être que l'enfer. […] Et il existe une quantité de gens dans le monde qui sont en enfer parce qu'ils dépendent trop du jugement d'autrui ».

Mais le malentendu semble avoir fini par l'emporter, puisqu'on emploie aujourd'hui la formule pour dénoncer de façon générale la difficulté, voire l'impossibilité radicale, des rapports avec les autres.

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute. »

La Fontaine, « Le Corbeau et le Renard », *Fables*, Livre I, 1668

« Nourri dans le sérail, j'en connais les détours. »

Racine, *Bajazet*, IV, 7, 1672

« Selon que vous serez puissant ou misérable, Les jugements de cour vous rendront blanc ou noir. »

La Fontaine, « Les Animaux malades de la peste », *Fables*, Livre VII, 1678

« La raison du plus fort est toujours la meilleure. »

La Fontaine, « Le Loup et l'Agneau », *Fables*, Livre I, 1668

« J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer. »

Racine, *Britannicus*, IV, 3, 1669

« Et le combat cessa faute de combattants. »

Corneille, *Le Cid*, IV, 3, 1637

Que ma Joie demeure
Les émotions

Les citations prélèvent chez les poètes, les dramaturges ou les romanciers de petits fragments de sensation et d'émotion qu'elles nous délivrent comme autant d'éclats de vie. Leur palette va du rire aux larmes, du bonheur au désespoir le plus sombre…

>>>>>•<<<<<

« Les parfums, les couleurs et les sons se répondent. »

Son origine

Ce vers alexandrin se trouve à la fin du second quatrain du célèbre sonnet (deux quatrains suivis de deux tercets) des « Correspondances », figurant dans *Les Fleurs du mal* (1857) de Charles Baudelaire (1821-1867). Les deux tercets explicitent le sens de cette affirmation, qui peut sembler à première vue hermétique, en fournissant des exemples où s'amalgament l'odorat et le toucher, l'ouïe et la vue :

Il est des parfums frais comme des chairs d'enfants,
Doux comme les hautbois, verts comme les prairies […]

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La formule, qui consacre la fusion des sens ou « synesthésie » (du grec *sun*, avec, et *aisthèsis*, sensation), deviendra la figure de proue des poètes symbolistes de la fin du XIXe siècle : le poète, médiateur entre la nature et les hommes, a le pouvoir de déchiffrer par-delà les apparences l'unité du monde et d'interpréter le lien profond entre l'esprit et les sens.

On se revendique aujourd'hui du célèbre vers soit pour faire allusion aux fameuses correspondances baudelairiennes, soit pour transcrire un état d'équilibre sensoriel en harmonie totale avec l'univers.

>>>>>•<<<<<

« Luxe, calme et volupté. »

Son origine

On reste au cœur des *Fleurs du mal* de Baudelaire, avec ces trois substantifs abstraits célébrant la plénitude des sens, dans un refrain qui scande de son rythme heptasyllabique (de sept syllabes) les trois strophes de douze vers du poème « L'Invitation au voyage » :

Là, tout n'est qu'ordre et beauté,
Luxe, calme et volupté.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Comme on l'a déjà dit (voir « Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble ! »), l'amante est conviée à un voyage merveilleux dont la destination reste floue : « là-bas », « là ». De cette utopie, le refrain nous apprend cependant qu'elle unit les canons de la rigueur esthétique (« ordre et beauté ») aux agréments de l'abandon sensuel (« luxe, calme et volupté »), conciliant de la sorte l'esprit et les sens, que Baudelaire rêvait déjà de faire s'interpénétrer dans ses « Correspondances ».

Imitant Henri Matisse qui, dès 1904, choisissait pour titre d'un tableau conçu dans la lumière de Saint-Tropez *Luxe, calme et volupté*, on cite souvent aujourd'hui le deuxième vers du refrain tout seul. Et, dans les dernières décennies, les trois mots ont fréquemment été récupérés par des magazines pour légender les photographies d'un intérieur luxueusement meublé où l'on aurait envie de se lover (« Luxe, calme et volupté avec ces matelas Chantal Thomass ! ») ou vanter les prestations irréprochables d'un hôtel de grand standing (« Luxe, calme, volupté vous attendent à deux heures de Paris »).

>>>>>•<<<<<

« Pour vivre heureux, vivons cachés. »

Son origine

On connaît peu l'auteur de cette formule qui a acquis le statut de proverbe : il s'agit de Jean-Pierre Claris de Florian (1755-1794) qui a composé en 1792 une centaine de fables fort appréciées par ses contemporains. Dans « Le Grillon », un grillon tapi dans les herbes nous fait partager son admiration pour un papillon magnifique qui voltige de fleur en fleur. Mais voilà que survient une troupe d'enfants qui attrapent et se disputent le délicat papillon, bientôt mis en pièces :

Oh ! oh ! dit le grillon, je ne suis plus fâché ;
Il en coûte trop cher pour briller dans le monde.
Combien je vais aimer ma retraite profonde !
Pour vivre heureux, vivons caché.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La formule fait écho à un vers des *Tristes* (III, 4, 25) du poète latin Ovide (43 av. J.-C. - 17 apr. J.-C.) qui reprend lui-même le précepte épicurien des Grecs, « Cache ta vie ». Mais on ne lui prête plus guère aujourd'hui de portée philosophique, et on l'emploie généralement pour signifier qu'il vaut mieux profiter de ses avantages et de ses privilèges à l'abri du regard des envieux.

>>>>>•<<<<<

« Rire est le propre de l'homme. »

Son origine

La formule tant de fois reprise se trouve dans l'adresse aux lecteurs qui ouvre le *Gargantua* (1534) de François Rabelais (1494 ?-1553) :

Amis lecteurs, qui ce livre lisez,
Despouillez vous de toute affection ;
Et, le lisant, ne vous scandalisez :
Il ne contient mal ne infection.
Vray est qu'icy peu de perfection
Vous apprendrez, si non en cas de rire ;
Aultre argument ne peut mon cueur elire,
Voyant le dueil qui vous mine et consomme :
Mieulx est de ris que de larmes escripre,
Pour ce que rire est le propre de l'homme.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La citation de Rabelais est elle-même une citation d'Aristote (384-322 av. J.-C.) qui, dans son traité des *Parties des animaux* (III, 10), observe qu' « aucun animal ne rit, sauf l'homme ». Se plaçant dans la lignée de la comédie grecque ancienne incarnée par le corrosif Aristophane, Rabelais revendique pour son œuvre le pouvoir libérateur de la caricature qui, en déclenchant le rire, fait éclater au grand jour les ridicules et les travers de la nature humaine.

Quoiqu'il soit admis aujourd'hui, grâce aux études éthologiques, que les chimpanzés, gorilles et autres bonobos rient aussi, on continue d'invoquer la formule de Rabelais pour signifier que prendre du recul, avoir une distance critique relève de la seule liberté inhérente à la conscience humaine.

>>>>>•<<<<<

« Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer. »

Son origine

Cette réflexion désabusée est délivrée par Figaro, dans la comédie de Pierre-Augustin Caron de Beaumarchais (1732-1799), *Le Barbier de Séville* (I, 2), datée de 1775 :

Le Comte :
Qui t'a donné une philosophie aussi gaie ?
Figaro :
L'habitude du malheur. Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le barbier Figaro raconte ses déboires dans la carrière littéraire à son ancien maître retrouvé par hasard à Séville, le comte Almaviva, dont il s'apprête à servir les desseins amoureux auprès de Rosine. Face aux échecs et aux revers du sort, sa philosophie lui permet de se montrer « partout supérieur aux événements ». Le rire procure ainsi un détachement, une échappatoire qui, en désamorçant les soucis et les malheurs, empêchent de se laisser dominer par le sentiment tragique de l'existence.

On est également sensible aujourd'hui à l'élégance dont fait preuve celui qui s'en prévaut, refusant de la sorte de s'apitoyer sur son propre sort et de se laisser engluer par le pathos.

>>>>>•<<<<<

« Il faut imaginer Sisyphe heureux. »

Son origine

Cette phrase conclut l'essai d'Albert Camus (1913-1960) intitulé *Le Mythe de Sisyphe*, publié en 1942 (Gallimard). Soit la même année que *L'Étranger,* rencontré précédemment (voir « Aujourd'hui, maman est

morte »), duquel il propose un contrepoint théorique sur le sentiment de l'absurde.

Camus reprend ici un motif de la mythologie grecque : pour avoir tenu tête au plus puissant des dieux, Zeus, Sisyphe, que l'*Iliade* (VI, 153) décrit comme « le plus rusé des hommes », a été condamné à rouler, en faisant maints efforts et en suant abondamment, un rocher jusqu'au sommet d'une montagne d'où, juste avant de toucher au but, il retombe et roule jusqu'en bas, ainsi qu'il est conté dans l'*Odyssée* (XI, 592-600).

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La formule sonne comme une provocation : comment imaginer celui qui est condamné à refaire toujours les mêmes gestes, qui toujours se défont, comme un être heureux ? En prenant la conscience et la mesure de l'absurdité de sa condition misérable, Sisyphe se rend maître de son destin : « Toute la joie silencieuse de Sisyphe est là. Son destin lui appartient. Son rocher est sa chose » écrit Camus.

On emploie aujourd'hui la citation avec une pointe d'humour, pour se moquer sans acrimonie de quelqu'un qui semble se complaire dans une situation quelque peu inconfortable.

>>>>>•<<<<<

« Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville. »

Son origine

Ce sont les deux premiers vers d'un poème figurant dans le recueil *Romances sans paroles,* écrit en 1874 par Paul Verlaine (1844-1896) :

Il pleure dans mon cœur
Comme il pleut sur la ville ;
Quelle est cette langueur
Qui pénètre mon cœur ?

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le poème est placé dans la première partie du recueil appelée « Ariettes oubliées » – l'ariette étant une petite pièce musicale vive et légère. Et, en effet, tout est musique dans ce texte où les larmes de la ville se fondent aux gouttelettes de tristesse qui affleurent sans raison dans le cœur du poète (« il pleut » / « il pleure »). De fait, les quatre quatrains de vers hexasyllabiques (six syllabes) nous enveloppent de leur rythme dont la régularité, accentuée

par les répétitions entêtantes de mots (« cœur », « pluie ») et de sonorités (allitération de la liquide « l » et assonance feutrée du son -eu), évoque irrésistiblement le martèlement d'une petite pluie fine.

Comment ne pas évoquer cette citation lorsque, en proie à une mélancolie sourde, on regarde au-dehors la pluie tomber ?

>>>>>•<<<<<

« Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé. »

Son origine

C'est l'alexandrin qui ouvre le poème intitulé « El Desdichado », premier des douze sonnets qui composent le recueil *Les Chimères* (1854) placé par Gérard de Nerval (1808-1855) en dernière partie de ses *Filles du feu*.

El Desdichado

Je suis le Ténébreux, - le Veuf, - l'Inconsolé,
Le Prince d'Aquitaine à la Tour abolie :
Ma seule Étoile est morte, - et mon luth constellé
Porte le Soleil noir de la Mélancolie.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Nerval a emprunté son titre espagnol au roman médiéval de Walter Scott, *Ivanhoé* (1819), qui mettait en scène un mystérieux chevalier portant sur son bouclier ce terme, traduit par « déshérité ». Multipliant les références, il crée une atmosphère à mi-chemin entre le rêve et la veille, monde irréel et magique qui est aussi celui des nouvelles des *Filles du Feu*. Mais ici, le poète romantique s'identifie au premier des poètes célébré par la mythologie : Orphée, veuf inconsolable de son Eurydice, qui n'hésite pas à braver les ténèbres des Enfers pour la retrouver (voir dans le second tercet : « Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron »).

On cite désormais le vers en le prononçant volontiers avec ironie sur un ton inspiré, pour accentuer encore sa grandiloquence.

>>>>>•<<<<<

« Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille. »

Son origine

Cette apostrophe à la douleur constitue le premier vers du sonnet « Recueillement », composé par Charles Baudelaire (1821-1867) en 1861 :

Sois sage, ô ma Douleur, et tiens-toi plus tranquille.
Tu réclamais le Soir ; il descend ; le voici.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Faisant sans doute écho à des vers du poème « Watteau » (1838) de Théophile Gautier auquel, on s'en souvient, il a dédié ses *Fleurs du mal* (« Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne / Que ma douleur qui me donnait la main »), Baudelaire personnifie la douleur, dont il fait tour à tour une enfant turbulente et capricieuse (« sois sage », « tiens-toi plus tranquille ») et une compagne, une confidente (« donne-moi la main »). Et le poème tout entier est traversé de personnifications : « des défuntes Années », « du Regret », « de la Nuit », etc. Loin du monde des plaisirs, la nuit apporte au solitaire l'apaisement et le calme, teintant le passé et les souvenirs d'une grande douceur, ainsi que l'expriment les tercets.

On fait référence à ce vers lorsqu'on veut signifier qu'on refuse de se laisser dominer par la douleur, qu'elle soit de nature physique ou qu'elle résulte d'une souffrance psychique.

>>>>>•<<<<<

« L'homme est un apprenti, la douleur est son maître. »

Son origine

La maxime apparaît dans le poème en alexandrins d'Alfred de Musset (1810-1857) composé en 1837, « La Nuit d'Octobre ». Le poète romantique s'y met en scène dialoguant avec sa Muse, à laquelle il ne cache rien de sa douloureuse rupture avec la femme aimée infidèle (dans laquelle le lecteur identifie George Sand). Sur le ton d'une amie bienveillante, la Muse lui répond par une leçon philosophique :

L'homme est un apprenti, la douleur est son maître,
Et nul ne se connaît tant qu'il n'a pas souffert.
C'est une dure loi, mais une loi suprême,
Vieille comme le monde et la fatalité,
Qu'il nous faut du malheur recevoir le baptême,
Et qu'à ce triste prix tout doit être acheté.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Souffrir fait partie de toute vie humaine : c'est en traversant les épreuves et en surmontant les chagrins qu'on apprend à se connaître soi-même, et qu'on

se construit peu à peu, en devenant plus fort et meilleur.

On recourt souvent à cette formule en l'assimilant aux proverbes et adages qui soulignent l'universalité du malheur et sa valeur éducative (entre autres « Le malheur n'épargne personne » ; « À quelque chose malheur est bon »).

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Bonjour tristesse. »

Éluard, *La Vie immédiate*, 1932 et titre du premier roman de Françoise Sagan (1954)

« La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri. »

Chamfort, *Maximes et Pensées, Caractères et Anecdotes*, 1795

« Heureux celui qui meurt d'aimer ! »

Aragon, *Le Fou d'Elsa*, Gallimard, 1963

Les Élans du cœur
Les sentiments

Lorsqu'elles entreprennent de sonder nos cœurs, les citations littéraires ne font pas de distinction entre le siège du courage et celui des sentiments…

>>>>>•<<<<<

« Rodrigue, as-tu du cœur ? »

Son origine

On retrouve à nouveau *Le Cid* de Corneille, qui nous a décidément – l'adverbe s'impose de lui-même… – livré de nombreuses formules dont les traces perdurent dans la langue d'aujourd'hui, même si on a souvent plus de mal que dans les générations précédentes à en identifier la source.

Par cette question posée à l'abrupt commence la scène 5 de l'acte I, où Don Diègue, qui vient de subir les insultes de Don Gomès, teste la capacité et la volonté de son fils Rodrigue à défendre l'honneur de la famille. Car il ne s'agit pas de savoir si Rodrigue est prompt à s'émouvoir, mais bien de savoir s'il a du courage et de la bravoure, dont les Anciens pensaient qu'ils venaient de l'organe du cœur.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La question est en soi insultante et Rodrigue y répond de manière bien vive en suggérant qu'il en cuirait à toute personne étrangère qui se risquerait à la lui poser (« Tout autre que mon père / L'éprouverait sur l'heure »).

La formule s'invite surtout aujourd'hui aux parties de cartes, où l'on reprend la plaisanterie de l'écrivain François le Métel de Boisrobert (1592-1662) qui, pour divertir le cardinal de Richelieu, avait écrit une parodie du *Cid*, où en lieu et place des grands d'Espagne, il mettait en scène des laquais et des marmitons s'écriant : « Rodrigue, as-tu du cœur ? — Non, je n'ai que du carreau. »

>>>>>•<<<<<

« Va, cours, vole et nous venge. »

Son origine

On est toujours dans *Le Cid* de Corneille, et toujours dans la même scène 5 de l'acte I, qui réunit le père et le fils, un Don Diègue offensé et un Don Rodrigue bouillonnant, mais cet hémistiche, exact pendant du précédent (« Rodrigue, as-tu du cœur ? »), clôt la scène :

Accablé des malheurs où le destin me range,
Je vais les déplorer : va, cours, vole, et nous venge.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Don Diègue a remis son honneur entre les mains de son fils : il n'est plus temps de palabrer, il faut agir maintenant, et avec promptitude, comme y incitent ces quatre verbes monosyllabiques où domine l'allitération des -v. On remarque que les trois premiers impératifs forment une gradation remarquable (aller, courir, voler).

C'est sans doute l'une des citations les plus parodiées, et on ne l'emploiera plus aujourd'hui qu'avec un sourire, en faisant ressortir son emphase.

>>>>>•<<<<<

« À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire. »

Son origine

On retrouve ici l'affrontement, entre Don Gomès et Rodrigue, de la deuxième scène de l'acte II du *Cid* de Corneille, qu'on a déjà évoqué (voir « À moi, comte, deux mots »). Le comte rend hommage au courage de Rodrigue et semble se laisser aller à un mouvement de pitié envers le jeune homme qui s'apprêtait à devenir son gendre :

Dispense ma valeur d'un combat inégal ;
Trop peu d'honneur pour moi suivrait cette victoire :
À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

De fait, si le comte essaie d'esquiver le combat contre Rodrigue, ce n'est nullement à cause de l'union qui était sur le point d'être célébrée, mais plutôt au nom des valeurs chevaleresques qui exigent que l'on ne combatte pas un adversaire inférieur par la force, mais un égal : l'éclat de la victoire étant proportionnel au danger que l'on aura couru pour la remporter.

Devenue maxime, la formule aux deux hémistiches parfaitement cadencés est citée aujourd'hui pour justifier qu'on refuse de s'abaisser à faire une chose trop facile, acquise d'avance.

>>>>>•<<<<<

« Parce que c'était lui, parce que c'était moi. »

Son origine

Montaigne (1533-1592) emploie cette formule dans ses *Essais* (I, 28) publiés en 1580, pour expliquer l'amitié qui le liait à l'écrivain Étienne de La Boétie, prématurément disparu (1530-1563) :

> *Si on me presse de dire pourquoy je l'aymoys, je sens que cela ne se peut exprimer, qu'en respondant : Par ce que c'estoit luy, par ce que c'estoit moy.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Montaigne exprimait ainsi l'évidence d'un sentiment qu'on ne peut espérer synthétiser par une définition bien carrée et ranger sur une étagère parmi d'autres concepts dûment étiquetés. Distincte des amitiés communes et ordinaires qui ne « sont qu'accointances et familiarités nouées par quelque occasion ou commodité », cette relation, « entière et parfaite », fait que les âmes « se mêlent et confondent l'une en l'autre, d'un mélange si universel, qu'elles effacent, et ne retrouvent plus la couture qui les a jointes ».

La formule est restée bien vivante et on l'emploie pour parler d'un sentiment, amitié ou amour, qui s'impose à nous avec force, échappant à tous les circuits rationnels.

>>>>>•<<<<<

« Que sont mes amis devenus ? »

Son origine

Cette interrogation franchit de nombreux siècles pour parvenir jusqu'à nous, puisqu'elle a été posée par le poète du Moyen Âge Rutebeuf (1230 ? -1285 ?), dans ses *Poèmes de l'infortune* :

> *Que sont mes amis devenus*
> *Que j'avais de si près tenus*
> *Et tant aimés ?*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Faisant entendre une voix personnelle qui tranche avec les canons courtois de son époque, le poète fait un catalogue de tous les maux qui l'ont frappé. Et il constate avec une amertume teintée d'ironie que l'amitié n'a pas résisté à son malheur et à sa pauvreté : « Ce sont amis que vent emporte, / Et il

ventait devant ma porte, / Les emporta ». Le trouvère qui connaissait le latin reprend ici un thème formulaire de la poésie élégiaque latine : « Aussi longtemps que tu seras heureux, tu auras beaucoup d'amis. Mais si le temps vient à se couvrir, tu seras tout seul » se lamentait Ovide en exil (*Les Tristes* (I, 9, 5)).

On connaît bien la version du poème chantée par Léo Ferré en 1955 dans sa complainte du *Pauvre Rutebeuf*, qui a fortement contribué à garder bien vivante la formule, laquelle s'emploie surtout aujourd'hui pour déplorer que la vie et les années se chargent de disperser les amitiés.

>>>>>•<<<<<

« Le vert paradis des amours enfantines. »

Son origine

On retrouve Charles Baudelaire (1821-1867) et ses *Fleurs du mal* (1857) avec cette évocation délicate, à laquelle il faut toutefois ajouter sa conjonction de coordination « mais », pour reconstituer l'alexandrin qui figure dans le poème pourvu d'un titre latin, « *Moesta et errabunda* » (triste et vagabonde) :

— Mais le vert paradis des amours enfantines,
L'innocent paradis, plein de plaisirs furtifs,
Est-il déjà plus loin que l'Inde et que la Chine ?

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le poète évoque l'âge d'or de l'enfance où le bonheur s'offre spontanément en mille plaisirs champêtres : « Les courses, les chansons, les baisers, les bouquets, / Les violons vibrant derrière les collines, / Avec les brocs de vin, le soir, dans les bosquets ». Répétant par deux fois l'alexandrin à l'avant-dernière strophe, comme s'il se livrait à une incantation, il se demande avec nostalgie si les mots ont le pouvoir de faire revivre cet éden perdu (« Peut-on le rappeler avec des cris plaintifs, / Et l'animer encor d'une voix argentine »).

Au fil du temps, le vert paradis de Baudelaire s'est beaucoup décoloré pour se fixer en une image convenue, un lieu commun qui vient aujourd'hui inévitablement orner une allusion à l'innocence de l'enfance.

>>>>>•<<<<<

« Un seul être vous manque et tout est dépeuplé ! »

Son origine

Dans la compagnie d'Alphonse de Lamartine (1790-1869), qui nous entraîne dans « L'Isolement » de ses *Méditations poétiques* datées de 1820, on aborde l'une des citations littéraires parmi les plus fréquentées !

Que me font ces vallons, ces palais, ces chaumières,
Vains objets dont pour moi le charme est envolé ?
Fleuves, rochers, forêts, solitudes si chères,
Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé !

Son sens, d'hier à aujourd'hui

On a déjà évoqué (voir « Ô temps, suspends ton vol ») avec « Le Lac » la douleur du poète revenant sur les lieux de son amour, après la mort de Julie Charles. Par cet alexandrin qui délivre une réflexion d'ordre général, Lamartine nous fait partager (« *vous* manque ») l'indifférence à la nature, au monde, que ressent celui qui souffre d'avoir perdu un être cher. Le monde terrestre s'étant vidé de son sens, il n'y a plus qu'à espérer s'en libérer pour atteindre à un autre monde, comme le transcrivent ces accents mystiques qui referment le poème : « Si je pouvais laisser ma dépouille à la terre, / Ce que j'ai tant rêvé paraîtrait à mes yeux ! ».

L'hyperbole romantique est aujourd'hui évoquée avec ironie, pour railler quelqu'un qui se languit de son aimé(e). Dès 1935, Jean Giraudoux (1882-1944) s'était amusé à retourner la formule dans sa pièce *La Guerre de Troie n'aura pas lieu* (I, 4) : « Un seul être vous manque et tout est repeuplé », pour signifier que l'amoureux privé de son amoureuse (c'est Pâris qui parle) peut enfin redécouvrir le monde à l'entour !

>>>>>•<<<<<

« Va, je ne te hais point. »

Son origine

À nouveau une petite incursion, de la valeur d'un hémistiche, dans *Le Cid* de Corneille. Après avoir tué le comte pour venger son père, Rodrigue vient remettre son épée meurtrière et sa vie entre les mains de Chimène qui, à son tour partagée entre le code de l'honneur et son amour, lui délivre la célèbre formule, donnant lieu à un échange entièrement monosyllabique pour le moins étonnant entre offensé et offenseur (III, 4) :

Chimène
Va, je ne te hais point.

Don Rodrigue
Tu le dois.
Chimène
Je ne puis.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La formule illustre, dans tous les manuels de figures stylistiques, la « litote », qui consiste à atténuer ce qu'on dit pour lui conférer plus de force. Chimène assure ainsi Rodrigue du caractère absolu de son amour, en dépit de tout ce qui les sépare.

On y fait référence aujourd'hui pour signifier avec humour à quelqu'un qu'on est loin de le détester…

>>>>>•<<<<<

Mais, rompant le bel ensemble du chœur qui exalte le sentiment de l'amour, certains écrivains font entendre une voix discordante, dont les échos parviennent encore jusqu'à nous, tels les éclats d'un rire amer…

« L'amour, c'est l'infini mis à la portée des caniches »

Son origine

On relève cette maxime au début du *Voyage au bout de la nuit*, premier roman de Louis-Ferdinand Céline (1894-1961) publié en 1932 (Gallimard). Ferdinand Bardamu rencontre son copain Arthur et, ensemble, ils refont le monde à la terrasse d'un café :

— […] C'est pas une vie…
— Il y a l'amour, Bardamu !
— Arthur, l'amour c'est l'infini mis à la portée
des caniches et j'ai ma dignité moi !
que je lui réponds.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

C'est le cynisme qui caractérise le mieux cette formule à l'emporte-pièce, les philosophes cyniques – dont Diogène, avec son tonneau, est le représentant le plus connu – se définissant comme des chiens (du grec *kunos*) ! Et parmi les chiens, l'auteur choisit celui qui lui paraît le plus prétentieusement ridicule, le chien-chien bichonné par sa mémère, afin de mieux faire éclater en mille morceaux l'imagerie romantique associée à

l'amour. En le présentant comme un paradis accessible aux plus risibles des canidés, Céline désacralise ainsi l'amour, qui devient une illusion dérisoire, une compromission méprisable (« j'ai ma dignité moi ! »).

>>>>>•<<<<<

Guide suprême de toutes nos actions, le cœur, tour à tour dépeint comme privé de bon sens et extra-lucide, demeure un mystère impénétrable…

« Le cœur a ses raisons que la raison ignore. »

Son origine

Blaise Pascal (1623-1662) emploie cette maxime dans ses *Pensées* (1669), mais sa formulation d'origine diffère quelque peu :

> *Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point ; on le sait en mille choses.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

La formule pascalienne est devenue désormais un proverbe facilement applicable à bien des situations de la vie pour signifier que les sentiments sont toujours impénétrables, n'étant pas gouvernés par la même logique que les idées. La figure stylistique de la « diaphore », qui consiste à répéter un mot à deux sens différents (ici, « raisons » au sens de causes, motifs, et « raison » au sens de faculté de penser) a sans nul doute renforcé sa séduction.

En se popularisant, la phrase s'est vidée de la signification religieuse qui était sienne au XVIIe siècle. Car, chez Pascal, elle traitait de la foi, affirmant que c'est la connaissance intuitive et immédiate du cœur qui permet de sentir Dieu et de s'ouvrir à lui, et non la connaissance rationnelle.

>>>>>•<<<<<

« On ne voit bien qu'avec le cœur. »

Son origine

On change totalement de décor avec cette référence empruntée au *Petit Prince* d'Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) publié pour la première fois à New York en 1943, avant de l'être à Paris, en 1945.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Mais on n'est finalement pas si loin de Pascal, puisque le cœur, à un sens profane cette fois, est aussi défini ici comme l'instrument de la

connaissance vraie. Tel est le précieux secret, devenu aujourd'hui d'usage proverbial, que livrait le renard au Petit Prince en guise de cadeau d'adieu : « On ne voit bien qu'avec le cœur. L'essentiel est invisible pour les yeux […] Les hommes ont oublié cette vérité, dit le renard. Mais toi tu ne dois pas l'oublier. Tu deviens responsable pour toujours de ce que tu as apprivoisé ».

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant D'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime. »

Verlaine, « Mon rêve familier », *Poèmes saturniens*, 1866

« L'amour est un tyran qui n'épargne personne. »

Corneille, *Le Cid*, I, 2, 1637

« Amour, Amour, quand tu nous tiens, On peut bien dire : " Adieu prudence !" »

La Fontaine, « Le Lion amoureux », *Fables*, IV, 1, 1668

« Ô l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie ! »

Hugo, « Ce siècle avait deux ans ! », *Les Feuilles d'automne*, 1831

« Il n'y a pas d'amour heureux. »

Aragon, *La Diane française*, 1944

La Vie mode d'emploi
L'art de vivre

Des réflexions sur le sens de l'existence, sur la vie et sur la mort, des valeurs et des qualités affirmées bien haut : telles sont les principales balises que nous proposent les citations des grands auteurs littéraires, lorsqu'ils questionnent la condition humaine…

>>>>>•<<<<<

« Est-ce ainsi que les hommes vivent ? »

Son origine

L'interrogation figure dans un poème composé par Louis Aragon (1897-1982) intitulé « Bierstube Magie allemande », publié en 1956 dans son recueil *Le Roman inachevé* :

Et moi pour la juger que suis-je
Pauvres bonheurs pauvres vertiges
Il s'est tant perdu de prodiges
Que je ne m'y reconnais plus
Rencontres Partances hâtives
Est-ce ainsi que les hommes vivent
Et leurs baisers au loin les suivent
Comme des soleils révolus.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Dans l'extrait du poème mis en musique et interprété par Léo Ferré en 1961, la formule et les deux vers suivants sont devenus un refrain, mais, dans le texte d'origine, elle n'apparaît qu'une seule fois, à la quatrième strophe citée ici. Aragon y déroule ses souvenirs de Sarrebruck, à la fin de la Première Guerre mondiale : images de beuveries dans des bars à bière (« Bierstube ») et de rencontres éphémères avec des prostituées attachantes qui offrent un îlot de chaleur aussi bienfaisant que pitoyable (« Pauvres bonheurs, pauvres vertiges »). La ville occupée, les filles prêtes à se vendre « pour un morceau de chocolat », lui-même allant de bras en bras sans

trouver nulle part où se fixer : autant de souvenirs sur lesquels il se retourne avec incrédulité.

Depuis lors, sans doute grâce à la version de Ferré – qui éclipse souvent celle d'Aragon ! –, l'interrogation oratoire a été reprise jusqu'à satiété pour adopter (ou feindre d'adopter) une position dubitative à l'égard des comportements ou usages humains.

>>>>>•<<<<<

« Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie. »

Son origine

Si vous pariez pour Alain Souchon, vous avez perdu ! Car la chanson de Souchon sortie en 2003, intitulée *La vie ne vaut rien*, reprend une formule prononcée en 1928 par Garine, héros du roman *Les Conquérants* (Grasset) d'André Malraux (1901-1976), engagé dans la révolution chinoise :

J'ai appris qu'une vie ne vaut rien, mais que rien ne vaut une vie.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

C'est la réflexion d'un homme pris dans la tourmente de l'Histoire : lors d'une guerre ou d'une révolution, les individus ne pèsent pas lourd, et moins encore au regard de la succession des siècles ou de l'éternité… Mais chaque vie n'en reste pas moins une chance unique pour l'être humain de conquérir sa liberté et sa dignité. Cette grandeur et misère fondamentale de l'homme est admirablement rendue par la forme choisie, qui est une « antimétabole », à savoir une répétition des mêmes mots dans un ordre inversé (une vie ne vaut rien / rien ne vaut une vie).

>>>>>•<<<<<

« Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement. »

Son origine

La phrase figure au nombre des *Réflexions ou sentences et maximes morales* écrites en 1665 par François de La Rochefoucauld (1613-1680), lequel aurait repris, en la modifiant un peu, une maxime attribuée au philosophe présocratique Héraclite : « Ni le soleil ni la mort ne peuvent se regarder en face ».

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Devenue un beau sujet de dissertation philosophique, la maxime met en parallèle deux expériences inhérentes aux limites de la condition humaine : l'impossibilité de regarder longtemps le soleil, qui permet de voir toutes choses, sans être ébloui et l'impossibilité de scruter la mort, qui est indissociable de toute vie, tant qu'on est vivant. Comme le transcrit la forme réfléchie du verbe qui exclut tout sujet (« ne se peuvent regarder »), lumière et mort ne se prêtent qu'à un rapport détourné, indirect.

Et François Mauriac (1885-1970) prolonge à son tour la formule : « Ni la mort, ni le soleil ne se peuvent regarder en face – ni nous-même » note-t-il dans ses *Mémoires intérieurs* (Flammarion, 1959), où il ne consent à se livrer qu'au travers de ses lectures et de ses écrits.

>>>>>•<<<<<

« Science sans conscience n'est que ruine de l'âme. »

Son origine

La formule apparaît au chapitre VIII du *Pantagruel* (1532) de François Rabelais (1494 ?-1553), dans la lettre que Gargantua écrit à son fils Pantagruel qui fait ses études à Paris :

> *Mais parce que, selon le saige Salomon, sapience n'entre poinct en ame malivole et science sans conscience n'est que ruine de l'ame, il te convient servir, aymer et craindre Dieu, et en luy mettre toutes tes pensées et tout ton espoir, et par foy formée de charité, estre à luy adjoinct, en sorte que jamais n'en soys désamparé par peché.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Ce qu'on prend aujourd'hui pour un aphorisme de Rabelais était déjà un adage du Moyen Âge, et d'autres proverbes qui avaient cours au même moment (notamment « De grande science petite conscience », « Grande science est folie si bon sens sens ne la guye [guide] ») nous permettent d'approcher le sens que Rabelais donnait à cette formule. Il ne sert à rien d'accumuler des connaissances si on n'est pas doté de la piété qui, seule, apporte la sagesse permettant d'employer son savoir pour bien agir et être un honnête homme.

Le sens qu'on lui prête aujourd'hui a quelque peu dévié : la « science » n'est plus comprise au sens de savoir, connaissances, mais de recherche scientifique, et c'est à l'instance morale que l'on confie désormais la primauté. On brandit aujourd'hui la formule pour mettre en garde contre

toutes les dérives auxquelles les progrès de la science peuvent donner lieu dans de nombreux domaines (bombe atomique, clonage, OGM…), s'ils ne sont pas encadrés par un code moral très fort.

>>>>>•<<<<<

« J'écris ton nom : Liberté. »

Son origine

La phrase appartient au célèbre poème de Paul Éluard (1895-1952) intitulé « Liberté », publié dans son recueil paru en 1942, *Poésie et Vérité* (Éditions de la Main à la Plume). Mais la citation opère un raccourci, qui n'existait pas dans le poème, puisque, après vingt quatrains dont trois vers commencent par l'anaphore « Sur » (« Sur mes cahiers d'écolier / Sur mon pupitre et les arbres […] ») et le quatrième scande le refrain « J'écris ton nom », la vingt-et-unième et dernière strophe donne le mot de la fin :

Et par le pouvoir d'un mot
Je recommence ma vie
Je suis né pour te connaître
Pour te nommer
Liberté.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Le poème d'Éluard n'a pas attendu le cru 2016 des Enfoirés pour inspirer de nombreux artistes, aussi divers que Francis Poulenc et Fernand Léger. D'abord publié clandestinement, ce qui ne devait être à l'origine qu'un poème d'amour – Liberté, ainsi que le raconte Éluard, ne se substitua qu'au dernier moment au prénom de la femme aimée ! – devint très vite l'hymne de la résistance à l'occupation allemande. Conçu avec une structure rythmique simple (strophes d'heptasyllabes répétées), des mots simples, des images quasi enfantines (« Sur la lampe qui s'allume / Sur la lampe qui s'éteint / […] Sur mon chien gourmand et tendre »…), il célèbre la magie incantatoire de la poésie.

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant. »

Gide, *Les Faux-monnayeurs*, Partie III, Chap. XIV, Gallimard, 1925

« On ne meurt qu'une fois et c'est pour si longtemps ! »

Molière, *Le Dépit amoureux*, V, 3, 1656

« Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles. »

Valéry, « La Crise de l'Esprit » (1919), *Variété I*, Gallimard, 1924

« Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer. »

Voltaire, *Épître à l'auteur du nouveau livre des trois imposteurs*, 1769

« Je me révolte, donc nous sommes. »

Camus, *L'Homme révolté*, 1951

Moderato cantabile
Les beaux-arts

Par un mouvement réflexif, les écrivains s'interrogent sur la fonction et les modalités de réalisation d'une œuvre, et nous livrent leurs réponses en quelques formules, bâties dans les règles de l'art…

>>>>>•<<<<<

« De la musique avant toute chose. »

Son origine

Marchant sur les brisées d'un Horace ou d'un Boileau, Paul Verlaine (1844-1896) élabore lui aussi, mais en un seul poème, son *Art poétique*, composé en 1874, dont voici la première des neuf strophes rédigées en vers de neuf syllabes (« ennéasyllabe ») :

De la musique avant toute chose,
Et pour cela préfère l'Impair
Plus vague et plus soluble dans l'air,
Sans rien en lui qui pèse ou qui pose.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Ce poème, dont on a fait, après coup, le manifeste flamboyant du symbolisme, est en tout cas assurément dirigé contre les trémolos du romantisme et les apprêts du Parnasse. Se dressant contre les vers au rythme pair les plus employés par la poésie (alexandrin, octosyllabe, décasyllabe), le poète se revendique d'un vers impair qui, par sa légère instabilité, crée une surprise musicale. Et il prône la même imprécision féconde dans le choix des mots et dans l'usage de la rime, qui doit rester modéré.

Ne gardant que le premier vers, on a fait aujourd'hui de ce credo poétique l'appellation incontournable de maints festivals et émissions de musique.

>>>>>•<<<<<

« C'est Mozart assassiné. »

Son origine

L'expression provient du recueil de souvenirs d'Antoine de Saint-Exupéry (1900-1944) *Terre des hommes,* paru en 1939 (Gallimard) :

Ce qui me tourmente, les soupes populaires ne le guérissent point. Ce qui me tourmente, ce ne sont ni ces creux, ni ces bosses, ni cette laideur. C'est un peu, dans chacun de ces hommes, Mozart assassiné.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

L'auteur raconte sa rencontre, dans un train, d'un couple de travailleurs polonais dont l'enfant, endormi, porte sur son beau visage de petit prince toutes les promesses du monde. Promesses dont on sait déjà qu'elles seront broyées « par la machine à emboutir ». Le vrai scandale tient donc, selon Saint-Exupéry, plus que dans la misère et les injustices, dans l'impossibilité pour l'homme de se réaliser dans son être et de réaliser ce potentiel qu'il porte en lui, dans la condamnation déjà prononcée d'une vie avant même qu'elle soit vécue.

L'image a séduit d'abord des écrivains, qui l'ont reprise pour titre de leurs romans (*Mozart assassiné*, de René Fallet, 1963 ; *C'est Mozart qu'on assassine*, de Gilbert Cesbron, 1966) avant d'être brandie pour symboliser l'inégalité des chances selon les milieux sociaux.

>>>>>•<<<<<

« Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement. »

Son origine

La formule telle qu'on la connaît aujourd'hui respecte bien le rythme de l'alexandrin emprunté au « Chant I » de l'*Art poétique* publié en 1674 par Nicolas Boileau (1636-1711), mais pas tout à fait à la lettre :

Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Son sens, d'hier à aujourd'hui

À l'esprit de la formule, en revanche, on est toujours fidèle : il faut avoir des idées bien fondées et claires pour produire des écrits ou des discours qui le soient aussi. « Avant donc que d'écrire, apprenez à penser » conseille Boileau dans ce même chant de son *Art poétique*. Inspiré de l'*Ars poetica* du poète latin Horace (65-8 av. J.-C.), l'ouvrage didactique de Boileau propose un manuel de l'art de bien écrire qui met en avant les dogmes de l'idéal esthétique classique : éviter les longueurs, varier le ton, préférer la simplicité à l'emphase, faire preuve de clarté, de rigueur et de justesse dans

le choix des mots. Comment y parvenir ? Boileau en révèle la recette infaillible : travailler, travailler et encore travailler, ainsi qu'il le suggère un peu plus loin, par un vers passé depuis lors en proverbe : « Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage : / Polissez-le sans cesse et le repolissez ».

>>>>>•<<<<<

« Vive le mélodrame où Margot a pleuré ! »

Son origine

L'exclamation figure dans le cinquième des vingt-deux sizains (strophe de six vers) que compte le poème « Après une lecture », composé en 1842 par Alfred de Musset (1810-1857) pour son recueil de *Poésies nouvelles* :

Vive le vieux roman, vive la page heureuse
Que tourne sur la mousse une belle amoureuse !
Vive d'un doigt coquet le livre déchiré,
Qu'arrose dans le bain le robinet doré !
Et, que tous les pédants frappent leur tête creuse,
Vive le mélodrame où Margot a pleuré !

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Examinant le genre du mélodrame qui fait florès au XIXe siècle, Musset ne condamne ni la facilité de ses effets ni l'artificialité de ses ressorts, qui trouvent leur pleine et entière justification à supposer qu'ils parviennent à émouvoir le public. Un public populaire, ainsi que le transcrit le choix du diminutif Margot, mais un public qui, nourri en abondance de spectacles mélodramatiques bon marché, ne s'en laisse pas conter ! Si le « mélo » fait mouche sur ses spectateurs, c'est donc l'indice, non pas de sa qualité, certes, mais de sa réussite à servir parfaitement son cahier des charges.

Dans un sens proche de celui que lui prêtait Musset, on emploie encore aujourd'hui la formule lorsqu'on veut rendre hommage à une œuvre qui, aussi simpliste qu'elle soit, parvient à nous remuer au plus profond de nous-mêmes. Et, en la réduisant à l'expression « faire pleurer Margot », souvent croisée avec « faire pleurer dans les chaumières », à savoir « faire pleurer Margot dans les chaumières », on en fait aussi un usage péjoratif, pour critiquer le filon larmoyant exploité à outrance par une œuvre ou une personne.

>>>>>•<<<<<

« Le monde est fait pour aboutir à un beau livre. »

Son origine

C'est la formule qu'employa Stéphane Mallarmé (1842-1898) en conclusion de son interview menée par le journaliste Jules Huret, dans le cadre d'une *Enquête sur l'évolution littéraire* parue en 1891 :

> *Au fond, voyez-vous, me dit le maître en me serrant la main, le monde est fait pour aboutir à un beau livre.*

Son sens, d'hier à aujourd'hui

Comme il l'explicite en y revenant à d'autres passages de ses écrits, Mallarmé parle ici du Livre, œuvre totale à laquelle il travaillait dans les dernières années de sa vie, une sorte de synthèse de tous les genres artistiques qui serait donnée dans un spectacle public. Ainsi donc, le monde réel ne prendrait son sens qu'en rendant possible la réalisation d'un idéal esthétique. On ne s'étonnera pas d'apprendre que maints écrivains et éditeurs ont fait de cette formule leur devise !

>>>>>•<<<<<

Et plus si affinités…

« Le Beau est toujours bizarre. »

Baudelaire, *Curiosités esthétiques*, 1868

« Mes idées, ce sont mes catins. »

Diderot, *Le Neveu de Rameau*, 1762

« Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin. »

Stendhal, *Le Rouge et le Noir*, 1830

« Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens. »

Rimbaud, *Lettre à Paul Demeny*, 1871

« En France, tout finit par des chansons. »

Beaumarchais, *Le Mariage de Figaro*, V, 19, 1785

Quiz littéraire

Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère, assoiffé de citations comme vous l'êtes, vous avez sûrement dû le constater à la lecture de ce petit livre : le titre de chacun des treize chapitres qui le composent est la citation d'un titre d'œuvre littéraire.

Mais saurez-vous, sans laisser glisser votre regard vers les solutions livrées en bas de page, en identifier les auteurs, en donner la date de parution et préciser quels furent les trois livres couronnés d'un prix littéraire ?

1) *De la Terre à la lune*
2) *La Carte et le territoire*
3) *Le Jardin des Plantes*
4) *La Force des choses*
5) *Journal d'un corps*
6) *Le Temps retrouvé*
7) *Livret de famille*
8) *La Tête des autres*
9) *Du Contrat social*
10) *Que ma Joie demeure*
11) *Les Élans du cœur*
12) *La Vie mode d'emploi*
13) *Moderato cantabile*

1- Jules Verne, 1865 ; 2- Michel Houellebecq, 2010, prix Goncourt ; 3- Claude Simon, 1997 ; 4- Simone de Beauvoir, 1963 ; 5- Daniel Pennac, 2012 ; 6- Marcel Proust ; 1927 ; 7- Patrick Modiano, 1977 ; 8- Marcel Aymé, 1952 ; 9- Jean-Jacques Rousseau ; 1762 ; 10- Jean Giono, 1935 ; 11- Félicien Marceau, 1955, prix Interallié ; 12- Georges Perec, 1978, prix Médicis ; 13- Marguerite Duras, 1958.

Index des auteurs

Anonyme, 35
Apollinaire (G.), 20
Aragon (L.), 92, 93, 120, 134, 136-138
Aymé (M.), 152
Balzac (H. de), 18
Baudelaire (Ch.), 14, 72, 79, 86, 87, 108, 109, 118, 127, 128, 150
Beaumarchais (P.-A. Caron de), 83, 98, 99, 113, 151
Beauvoir (S. de), 93, 94, 152
Boileau (N.), 63, 147
Boisrobert (F. Le Métel de), 122
Camus (A.), 74, 114, 115, 143
Céline (L.-F.), 131, 132
Chamfort (Sébastien-Roch Nicolas de), 120
Corneille (P.), 6, 10, 21, 59, 62, 96, 106, 121, 123, 124, 130, 134
D'Aubigny (J.-M.-Th. Baudouin), 67, 68
Diderot (D.), 150
Du Bellay (J.), 23, 24
Dumas (A.), 102, 103
Duras (M.), 152
Éluard (P.), 8, 9, 120, 142
Féval (P.), 99
Flaubert (G.), 85-87
Florian (J.-P. Claris de), 110
Fort (P.), 100
Gide (A.), 81, 82, 143
Giono (J.), 152
Giraudoux (J.), 129
Haraucourt (Ed.), 24, 25
Heredia (J.-M. de), 38
Houellebecq (M.), 152
Hugo (V.), 5, 15, 16, 26, 44, 49, 50, 72, 75, 77, 90, 135
Jarry (Al.), 43
La Bruyère (J. de), 70
La Fontaine (J. de), 29, 38, 76, 105, 106, 135
La Rochefoucauld (F. de), 139
Lamartine (Al. de), 38, 39, 71, 128, 129
Larbaud (V.), 5
Malherbe (F. de), 32, 38
Mallarmé (St.), 56, 149, 150
Malraux (A.), 138
Marceau (F.), 152
Marot (Cl.), 78
Mauriac (F.), 140
Modiano (P.), 152

Molière, 25, 26, 33, 34, 48, 50, 51, 53, 143
Montaigne (M. de), 22, 48, 49, 125
Montesquieu (Ch. L. de Secondat, baron de La Brède et de), 91
Musset (Al.), 40-42, 119, 148, 149
Nerval (G. de), 116, 117
Pagnol (M.), 54, 55
Pascal (Bl.), 22, 29, 52, 53, 94, 132-134
Pennac (D.), 152
Perec (G.), 152
Perrault (Ch.), 46, 80, 81
Proust (M.), 66, 67, 74, 152
Rabelais (F.), 35, 55, 79, 111, 112, 140, 141
Racine (J.), 5, 37, 57, 62, 65, 72, 105, 106
Rimbaud (A.), 6, 13, 60, 69, 87, 151
Romains (J.), 47, 48
Ronsard (P. de), 6, 30-32
Rostand (Ed.), 97
Rousseau (J.-J.), 152
Rutebeuf, 126, 127
Saint-Exupéry (A. de), 36, 133, 145, 146
Sartre (J.-P.), 104, 105
Simon (Cl.), 152
Stendhal, 150
Valéry (P.), 11-14, 143
Verlaine (P.), 5, 12, 13, 69, 115, 134, 144
Verne (J.), 152
Villon (F.), 17, 88, 89
Voltaire, 27, 28, 45, 143
Zola (É.), 103, 104

Index des citations

À moi, comte, deux mots, 96
À nous deux, Paris !, 18
À vaincre sans péril, on triomphe sans gloire, 124
Adieu veau, vache, cochon, couvée !, 38
Ah ! non ! c'est un peu court, jeune homme !, 97
Amour, Amour, quand tu nous tiens, on peut bien dire : « Adieu prudence ! », 135
Anne, ma sœur Anne, ne vois-tu rien venir ?, 80
Au demeurant, le meilleur fils du monde, 78
Aujourd'hui, maman est morte, 74
Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour, 50
Bonjour tristesse, 120
C'est Mozart assassiné, 145
C'était pendant l'horreur d'une profonde nuit, 72
Ça vous chatouille ou ça vous grattouille ?, 47
Car le jeune homme est beau, mais le vieillard est grand, 72
Ce qui se conçoit bien s'énonce clairement, 147
Ce siècle avait deux ans !, 72
Cette obscure clarté qui tombe des étoiles, 10
Chaque âge a ses plaisirs, son esprit et ses mœurs, 63
Comme un vol de gerfauts hors du charnier natal, 38
Comment peut-on être Persan ?, 91
Couvrez ce sein que je ne saurais voir, 53
Cueillez dès aujourd'hui les roses de la vie, 31
De la musique avant toute chose, 144
De par ma chandelle verte !, 43
Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne, je partirai., 26
Dis, qu'as-tu fait, toi que voilà, de ta jeunesse ?, 69
En France, tout finit par des chansons, 151
Est-ce ainsi que les hommes vivent ?, 136
Et le combat cessa faute de combattants, 106
Et les fruits passeront la promesse des fleurs, 32
Et rose elle a vécu ce que vivent les roses, 38
Et s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là !, 90
Familles, je vous hais !, 81
Frères humains qui après nous vivez, 88
Heureux celui qui meurt d'aimer, 120
Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage !, 23
Homme libre, toujours tu chériras la mer !, 14
Hypocrite lecteur, - mon semblable, - mon frère !, 86
Il est bon de suivre sa pente, pourvu que ce soit en montant, 143
Il faut cultiver notre jardin, 27
Il faut imaginer Sisyphe heureux, 114
Il n'y a pas d'amour heureux, 134
Il n'y a pas d'heure pour les braves, 67

Il pleure dans mon cœur comme il pleut sur la ville, 115
J'accuse… !, 103
J'ai mis un bonnet rouge au vieux dictionnaire, 44
J'ai plus de souvenirs que si j'avais mille ans, 72
J'écris ton nom : Liberté, 142
J'embrasse mon rival, mais c'est pour l'étouffer, 106
Je *est un autre*, 87
Je fais souvent ce rêve étrange et pénétrant d'une femme inconnue, et que j'aime, et qui m'aime, 134
Je le vis, je rougis, je pâlis à sa vue, 57
Je me presse de rire de tout, de peur d'être obligé d'en pleurer, 113
Je me révolte, donc nous sommes, 143
Je pense donc je suis, 88
Je suis le ténébreux, le veuf, l'inconsolé, 116
L'amour est un tyran qui n'épargne personne, 134
L'amour, c'est l'infini mis à la portée des caniches, 131
L'enfer, c'est les Autres, 104
L'homme est un apprenti, la douleur est son maître, 119
L'homme est un roseau pensant, 29
L'œil était dans la tombe et regardait Caïn, 49
La chair est triste, hélas ! et j'ai lu tous les livres, 56
La femme est l'avenir de l'homme, 92
La mer, la mer toujours recommencée, 13
La plus perdue de toutes les journées est celle où l'on n'a pas ri, 120
La raison du plus fort est toujours la meilleure, 106
La terre est bleue comme une orange, 8
La valeur n'attend pas le nombre des années, 59
Le Beau est toujours bizarre, 150
Le ciel est par-dessus le toit, si bleu, si calme !, 12
Le cœur a ses raisons que la raison ignore, 132
Le jour n'est pas plus pur que le fond de mon cœur, 65
Le moi est haïssable, 94
Le monde est fait pour aboutir à un beau livre, 149
Le petit chat est mort, 33
Le Poète se fait voyant par un long, immense et raisonné dérèglement de tous les sens, 151
Le soleil ni la mort ne se peuvent regarder fixement, 139
Le superflu, chose très nécessaire, 45
Le vert paradis des amours enfantines, 127
Les parfums, les couleurs et les sons se répondent, 108
Longtemps, je me suis couché de bonne heure, 66
Lorsque l'enfant paraît, le cercle de famille applaudit à grands cris, 77
Luxe, calme et volupté, 109
Madame Bovary, c'est moi !, 85
Mais la nature est là qui t'invite et qui t'aime, 38
Mais où sont les neiges d'antan ?, 17
Mes idées, ce sont mes catins, 150
Mignonne, allons voir si la rose, 30
Mon enfant, ma sœur, songe à la douceur d'aller là-bas vivre ensemble !, 79
Mon père, ce héros au sourire si doux, 75

Mon verre n'est pas grand, mais je bois dans mon verre, 42
Ni la mort, ni le soleil ne se peuvent regarder en face - ni nous-même, 140
Nourri dans le sérail, j'en connais les détours, 105
Nous autres, civilisations, nous savons maintenant que nous sommes mortelles, 143
Ô l'amour d'une mère ! amour que nul n'oublie !, 135
Ô rage ! ô désespoir ! ô vieillesse ennemie !, 61
Ô temps, suspends ton vol, 71
Objets inanimés, avez-vous donc une âme ?, 39
Oh ! combien de marins, combien de capitaines…, 15
On n'est pas sérieux, quand on a dix-sept ans, 60
On ne meurt qu'une fois et c'est pour si longtemps, 143
On ne naît pas femme : on le devient, 93
On ne peut contenter tout le monde et son père, 76
On ne voit bien qu'avec le cœur, 133
Parce que c'était lui, parce que c'était moi, 125
Partir, c'est mourir un peu, 24
Partir, c'est mourir un peu… mais mourir, c'est partir beaucoup, 25
Patience dans l'azur !, 11
Pour qui sont ces serpents qui sifflent sur vos têtes ?, 37
Pour réparer des ans l'irréparable outrage, 62
Pour vivre heureux, vivons cachés, 110
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse ?, 40
Que diable allait-il faire dans cette galère ?, 25
Que sont mes amis devenus ?, 126
Revenons à nos moutons !, 35
Rire est le propre de l'homme, 111
Rodrigue, as-tu du cœur ?, 121
Rodrigue, as-tu du cœur ? ¾ Non, je n'ai que du carreau., 122
Rome, l'unique objet de mon ressentiment, 21
Rompre l'os et sucer la substantifique moelle, 55
S'il vous plaît… dessine-moi un mouton !, 36
Sans la liberté de blâmer, il n'est point d'éloge flatteur, 98
Science sans conscience n'est que ruine de l'âme, 140
Selon que vous serez puissant ou misérable, les jugements de cour vous rendront blanc ou noir, 105
Seul avec moi, n'ayant d'autre compagne que ma douleur qui me donnait la main, 188
Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, 143
Si le nez de Cléopâtre avait été plus court, toute la face de la terre aurait été changée, 52
Si on ne peut plus tricher avec ses amis, ce n'est plus la peine de jouer aux cartes, 55
Si tous les gars du monde voulaient se donner la main…, 100
Si tu ne viens pas à Lagardère, Lagardère ira à toi !, 99
Sois sage, ô ma douleur, et tiens-toi plus tranquille, 118
Sous le pont Mirabeau coule la Seine, 20
Tête bien faite vaut mieux que tête bien pleine, 48
Tire la chevillette, la bobinette cherra, 46
Tous pour un, un pour tous, 102
Tout est dit et l'on vient trop tard, 70
Tout flatteur vit aux dépens de celui qui l'écoute, 105
Tu me fends le cœur, 54

Un roman, c'est un miroir qu'on promène le long d'un chemin, 150
Un seul être vous manque et tout est dépeuplé, 128
Un seul être vous manque et tout est repeuplé, 129
Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie, 138
Va, cours, vole et nous venge, 123
Va, je ne te hais point, 130
Vérité en deçà des Pyrénées, erreur au-delà, 22
Vingt fois sur le métier remettez votre ouvrage, 148
Vive le mélodrame où Margot a pleuré, 148
Vous vous êtes donné la peine de naître, et rien de plus, 83
Waterloo ! morne plaine !, 26